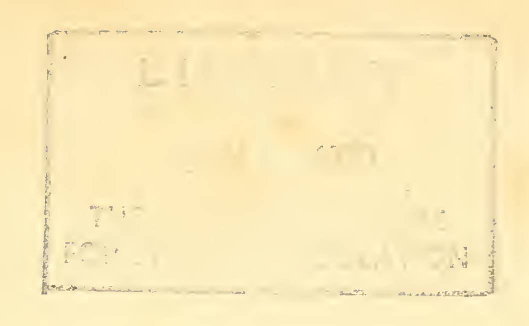




ESSAI HISTORIQUE

SUR

L'ÉCOLE CHRÉTIENNE

D'EDESSE

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, 9

ESSAI HISTORIQUE

SUR

L'ÉCOLE CHRÉTIENNE

D'ÉDESSE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR L'ABBÉ

CH. ALLEMAND-LAVIGERIE

LICENCIÉ ÈS LETTRES

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CARMES

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES,

PARIS
NOUVELLE MAISON
RUE DU PETIT-BOURBON, 18
angle de la place S. Sulpice

LYON
ANCIENNE MAISON
GRANDE RUE MERCIÈRE, 33
et rue Centrale, 8

1850

A MONSEIGNEUR

M. D. A. SIBOUR

ARCHEVÊQUE DE PARIS

HOMMAGE D'UNE PROFONDE VÉNÉRATION

CH. ALLEMAND-LAVIGERIE

INTRODUCTION.

Parmi les écoles de l'antiquité chrétienne, celles de la Syrie présentent des caractères particuliers qui rendent leur histoire plus importante et plus curieuse. L'enseignement des docteurs syriens, le nombre des disciples qui suivaient leurs leçons, donnent à ces institutions plus d'un rapport avec nos anciennes universités. Les grandes écoles surtout nous offrent des documents précieux pour l'histoire de l'Église, dont elles peuvent éclairer quelques points encore obscurs.

Nous aurions voulu embrasser dans une même étude les savantes institutions d'Édesse, de Nisibe, de Séleucie, mais nous avons dû borner nos recherches à la plus ancienne et à la plus célèbre de ces écoles. Édesse fut, dès l'origine du christianisme, le sanctuaire des sciences sacrées pour les nombreuses églises de la Mésopotamie et de la Perse; les Orientaux cultivèrent dans ses auditoires cette langue syrienne qu'une antique tradition nous représente comme le langage des premiers hommes; enfin, la philosophie des Grecs fut

enseignée par les derniers docteurs de cette capitale, et leurs traductions d'Aristote firent connaître aux Arabes les œuvres de ce philosophe.

Ces considérations nous ont déterminé à retracer l'histoire de cette école célèbre, et si nous n'avons pu toujours percer l'obscurité dont l'entoure l'éloignement des temps et des lieux où elle a fleuri, nous espérons que la difficulté d'un travail que personne n'a tenté jusqu'à ce jour, obtiendra quelque indulgence pour cet Essai.

Avant de parler de l'école d'Édesse nous donnerons un aperçu historique de la métropole de l'Osrhoène. Nous avons pensé que cette description, tout incomplète qu'elle puisse paraître, contribuerait à jeter un jour nouveau sur notre récit.

L'*Essai* qui suivra ce préambule sera divisé en trois parties distinctes :

I. Premiers essais d'un enseignement chrétien à Édesse (100-340 ap. J.-C.).

II. Époque glorieuse de cet enseignement sous saint Éphrem et ses disciples (340-410).

III. Sa décadence sous Ibas et ses successeurs (410-489).

ESSAI HISTORIQUE

SUR

L'ÉCOLE CHRÉTIENNE D'ÉDESSE.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

ÉDESSE.

L'origine d'Édesse remonte à la plus haute antiquité; mais le temps semble avoir couvert son berceau d'un voile désormais impénétrable. Des traditions encore vivantes parmi les tribus de la Syrie, recueillies dans le IVe siècle de l'ère chrétienne par saint Éphrem et saint Jérôme[1], lui donnent pour fondateur Nemrod, le chasseur fameux, qui fonda Babylone. Édesse serait, suivant la conjecture de ces Pères, l'Arach des saintes Écritures[2]; mais l'auteur de l'histoire de l'Osrhoène[3] pense

[1] S. Ephr. in Gen. ap. Assem., t. I, p. 26. Cf. Hier. in Genes. Isid. Hisp. orig. lib. XV.

[2] Genes., c. x, v. 8.

[3] Bayer, Hist. Osrh. et Edess. (in-4° Petropoli, MDCCXXXIV), p. 4.

avec raison que l'Arach bâtie par Nemrod est une ville de Chaldée, dont le nom (Irack) est resté à peu près le même chez un peuple, religieux conservateur des anciennes traditions [1].

Soumise d'abord au grand roi, tombée, par la conquête macédonienne, sous la domination d'Alexandre [2], Édesse fut réunie, après les agitations qui suivirent sa mort [3], au royaume de Séleucus [4]. Embellie par les soins de ce monarque [5], elle prit par reconnaissance le nom de son fils Antiochus [6], et fut appelée Antioche de Callirhoé, par opposition à la grande Antioche située sur les bords de l'Oronte.

On dit que vers cette époque [7] une colonie de Macédoniens s'établit dans la capitale de l'Osrhoène. Ces proscrits cherchèrent à tromper les douleurs de l'exil, en conservant du moins dans leur nouvelle patrie le nom de leur ancienne métropole. L'Antioche de Callirhoé devint pour eux l'Édesse d'une Macédoine nouvelle, et le Daïsan leur rappela sous le nom grec de Scirtus, le fleuve dont les eaux glacées baignaient les murs de la ville d'Amyntas. Ainsi, Hélénus aimait à retrouver

[1] Bayer, Hist. Osrh. et Edess., p. 4.
[2] Ibid., p. 7.
[3] Just. lib. XIII, 4. Arrian. ap. Phot., c. XCII.
[4] Appian., p. 195.
[5] Excerp. Euseb. ap. Bay., p. 8.
[6] Plin. lib. V, c. XXIV.
[7] Bayer, Hist. Osrh., p. 14.

dans l'Hespérie les souvenirs de Troie et les bords desséchés du Xanthe :

Parvam Trojam, simulataque magnis
Pergama et arentem Xanthi cognomine rivum [1].

La reconnaissance ou la flatterie devait changer une fois encore le nom qu'Édesse empruntait à une ville macédonienne. Longtemps agitée par les guerres des Parthes, habile à profiter pour se fortifier et s'agrandir des hasards de la guerre[2], elle voulut se donner un roi, et prendre avec la contrée qui l'entoure, le nom d'Osrhoès, son nouveau monarque[3].

Vers le milieu du IIe siècle, qui précéda notre ère, une longue suite de princes connus sous le nom générique d'Abgars[4], comme les rois d'Égypte sous celui de Pharaons, commence à gouverner ce petit royaume. L'un d'eux livre les soldats romains, commandés par Crassus, au glaive impitoyable des Perses, qui les massacrent jusqu'au dernier[5]. Uchamas, un de ses descendants, reçoit dans de merveilleuses circonstances, embellies par la crédulité populaire, la foi chrétienne que ses successeurs abandonnent[6].

[1] Virg. Æneid.

[2] Bayer, Hist. Osrh., p. 32-33.

[3] Procop. de Bell. Pers. (edit. Paris.), p. 49.

[4] Bayer, Hist. Osrh., p. 73. Cf. Spanhem. De usu et præst. numism., t. I, p. 261. Voy pièces justificatives, n° I, p. 118. — Assem. Biblioth. orient., t. I, p. 388.

[5] Bayer, Hist. Osrh., p. 82-83. Cf. Dio., p. 145.

[6] Proc. de Bell. Pers., p 118.

Cependant les aigles romaines vont trouver des vengeurs; Trajan passe en triomphateur dans Édesse[1]; Adrien s'en empare et permet à l'Abgar prisonnier à Rome, d'aller mourir sur le trône, sous la protection des Romains[2].

Le dernier roi de l'Osrhoène, allié de Septime Sévère, jeté dans les fers par Caracalla, qui venait à lui avec toutes les apparences de l'amitié, expia dans les cachots de Rome la trahison de ses ancêtres[3]; ses enfants, derniers rejetons d'une royale famille, le suivirent dans la ville qui avait vu périr les fils de Persée, et finirent dans l'obscurité une vie destinée au trône[4].

Dès ce moment, Édesse devint une métropole ordinaire, avec ses préfets envoyés de Rome ou de Constantinople[5], vainement assiégée par les Perses, et protégée contre les armes des barbares, par des prédictions imaginaires qui lui inspiraient du moins la confiance, premier gage de la victoire.

[1] Bayer, Hist. Osrh., p. 152 et suiv.

[2] Ibid., p. 156-157.

[3] Ibid., p. 175, 176-177.

[4] Le P. Sirmond (ad Sid. Apoll. lib. I, epist. VIII) cite l'épitaphe de l'un de ces jeunes princes retrouvée dans une église romaine.

ΕΚΤΟΝ ΕΠ' ΕΙΚΟΣΤῼ ΠΛΗΣΑΣ ΕΤΟΣ ΑΒΓΑΡΟΣ ΕΝΘΑ
ΤΑΡΧΥΤῌ ΜΟΙΡΩΝ ΩΣ ΕΠΕΚΛΩΣΕ ΜΙΤΟΣ
Ω ΦΘΟΝΟΣ ΩΣ ΑΔΙΚΟΣ ΤΙΣ ΑΠΕΣΒΕΣΕΝ ΑΡΧΟΜΕΝΟΝ ΦΩΣ.
ΛΥΠΗΣΑΣ ΤΟ ΓΕΝΟΣ ΚΑΙ ΦΙΛΙΟΥΣ ΕΤΑΙΡΟΥΣ
ΘΥΜΒΟΝ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΣ Εῼ ΘΕΤΟ ΤΟΥΤΟΝ ΑΔΕΛΦῼ
ΟΙΣΙΝ Ο ΠΡΙΝ ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΑΒΓΑΡΟΣ ΗΝ ΓΕΝΕΤΗΣ.

[5] Chron. Edess. passim; Bayer, p. 217, 235, 239, 240, 245

Ces traditions incomplètes peuvent suffire pour expliquer la physionomie grecque d'une ville, syrienne de langue et de génie, placée si loin de l'Attique, et séparée d'ailleurs de cette autre Grèce d'Asie, berceau de la Grèce européenne. Il faut maintenant pénétrer dans ses murs et chercher à nous représenter la capitale de l'Osrhoène, telle que l'avaient faite au ve siècle de notre ère le gouvernement de ses rois et le génie civilisateur de l'empire.

Édesse est située dans la Mésopotamie, à vingt milles de l'Euphrate, selon Foulque de Chartres [1] et Tavernier [2]. Elle semble, comme la représentent ses médailles [3] s'appuyer sur une colline qu'elle couvre presque tout entière, et s'étendre ensuite vers le nord jusqu'au Scirtus, comme pour recevoir ses eaux limpides, les plus salutaires de la Syrie [4]. A l'orient s'étend une plaine immense qui va rejoindre les frontières de la Perse; des jardins nombreux l'embellissent et embaument l'air. Du côté de l'Euphrate, des montagnes plus élevées et plus sauvages, nouvelle Thébaïde, où des âmes dégoûtées des agitations ou des infamies du monde romain vont chercher une paix qui semble bannie

[1] De gest. Franc., p. 374.

[2] Tavernier, p. 169, t. I.

[3] Voyez plus bas leur description, p. 8 et 9.

[4] Mgr. Couperie, Annales de la propag. de la foi, ann. 1830.

de l'univers[1]. Au nord, le Daïsan se replie en de gracieux contours, reçoit dans sa course vingt-cinq torrents, et vient passer sous les murs de la ville élevés en forme d'arcs au-dessus de ses eaux.

Sur les rives mêmes du fleuve se trouvent les faubourgs de Modad et de Telzama[2], d'où partent deux aqueducs qui vont porter dans la ville l'eau nécessaire à ses habitants[4]. C'est près de là que l'historien de saint Éphrem nous montre les Édessiennes occupées sur les bords du Scirtus à remplir l'humble office attribué par Homère à la fille d'Alcinoüs[5].

Dans le mur qui surmonte une des portes de la ville, est une inscription grecque à demi rongée par le temps :

CHRIST O DIEU
QUI ESPÈRE EN TOI
N'EST JAMAIS CONFONDU.[6]

Sous la pierre qui porte ces mots serait cachée, suivant une tradition fabuleuse, rapportée par Constantin Porphyrogénète, l'image du sauveur

[1] Vit. Ephræm., oper., t. III, syr. lat. — Tavernier, p. 169. — Chron. Edess. Assem., t. I, p. 388 et suiv.

[2] Procop. de Ædif. justin. lib. II, c. VII.

[3] Josue Styl. ap Assem., Bibl. orient., t. I, p. 281.

[4] Ibid.

[5] Vit. Ephræm. ap. Assem. Bibl. orient., t. I, p. 32.

[6] ΧΡΙΣΤΕ. Ο ΘΕΟΣ.
ΕΙΣ. ΣΕ. ΕΛΠΙΖΩΝ.
ΟΥΚ. ΑΠΟΤΥΓΧΑΝΕΙ. ΠΟΤΕ.

Constant. Porphyr. ap. Bayer, p. 118.

des hommes, miraculeusement accordée par lui-même à la foi de l'Abgar Uchamas[1]. C'est là du moins qu'un des premiers évêques de l'Osrhoène l'aurait déposée, s'il fallait en croire le récit des légendaires, pour la dérober aux fureurs d'un roi impie. On voit encore au milieu du port qui borde les rives du Scirtus, dans l'intérieur même de la ville, une colonne sur laquelle est encadrée la lettre de Jésus-Christ au roi de l'Osrhoène[2]. Les chrétiens d'Édesse l'ont exposée dans ce lieu, selon le récit de Procope, comme une sauvegarde contre les fureurs du Daïsan.

Cependant, les ruines de la ville basse attestent l'impuissance de cet étrange talisman. Longtemps habitée par les citoyens les plus riches et les plus nobles, cette partie d'Édesse est devenue la demeure des artisans ou des marchands grecs et syriens[3]; ils y exposent durant le jour sous de vastes portiques[4], les richesses de l'Orient unies à celles du monde romain. Là, des hommes de toutes les nations, dans les costumes de leur patrie, se croisent, s'abordent, se séparent tour à tour[5]; des étrangers débarquent le fer et l'airain qu'ils ont arrachés aux montagnes de la Perse, tandis que des

[1] Joan. Damasc. de Imagin., p. 320. Evagr., p. 313.
[2] Procop., p. 118. Niceph. Callist. lib. XVII, c. 16.
[3] Chron. Edess. ap. Assem., t. I, p. 392-393.
[4] Josue Styl. ap. Assem., t. II, p. 260 et suiv.
Bayer, Hist. Osrh., p. 4, 7, 31, 35, 36.

Édessiens chargent des tissus et des cuirs de l'Osrhoène les barques sur lesquelles ils vont affronter les flots du golfe Persique et de la mer Érythrée.

Plus loin des Juifs, en grand nombre dans la ville des Abgars [1], attendent qu'on vienne emprunter leur or, et des changeurs grecs offrent aux étrangers les diverses monnaies de l'Osrhoène, qu'ils ont eu toujours le privilége de graver seuls [2]. C'est du moins l'explication la plus naturelle des lettres grecques, constamment employées dans les monnaies des rois syriens de la Mésopotamie occidentale.

Bayer reproduit quelques-unes de ces médailles édessiennes [3]. L'une d'elles porte le nom d'Antioche, qui fut celui d'Édesse sous la domination des Séleucides. Sur une autre on peut lire «ABGARE ROI.» C'est le nom d'un monarque de l'Osrhoène. La tiare qui ceint la tête de ce prince porte tous les symboles du sabéisme, et prouve qu'il suivait l'antique superstition de la Syrie. Sur une troisième la croix de la religion nouvelle a remplacé les images de Nabo et de Bel. Sur une quatrième on voit le nom du roi de l'Osrhoène, accompagné de celui du vainqueur romain : Adrien César.

Enfin sur les dernières, l'effigie des monarques a disparu ; ce n'est plus qu'une gracieuse figure de femme, la tête penchée sous le poids des tours dont

[1] Cedr., p. 166 ap. Bayer, p. 9.

[2] Bayer, Hist. Osrh., p. 94, 122-124.

[3] Bayer, Variæ tabul., in fin.

elle est couronnée. Assise sur une colline, elle semble fouler aux pieds un corps humain sortant des eaux. Devant elle est un brasier ardent sur lequel sa main dépose une gerbe de blé, image de la fertilité de ses campagnes; autour de la médaille on peut lire le titre de sa dignité nouvelle « Édesse, métropole[1]. »

Non loin du port, on remarque encore les ponts jetés sur le Scirtus par un évêque de l'Osrhoène[2], et l'hippodrome bâti en face de la ville par un de ses monarques longtemps captif à Rome sous l'empire d'Adrien[3].

Tels sont, avec l'ancien palais des Abgars, les édifices les plus remarquables de la ville basse. La partie de cette métropole qui s'élève sur la colline de Tabara, doit son origine à une inondation du Scirtus. Les chroniques d'Édesse nous ont conservé le récit de ce terrible événement[4]. Le fleuve avait pénétré durant la nuit dans la ville et dans le palais des rois. Maanès (IX) réveillé par le bruit des eaux, cherche un refuge sur la colline qui dominait la ville. La lueur sinistre des torches allumées autour de lui se reflétait dans les eaux débordées du Scirtus qui ressemblait à une mer en

[1] Bayer, Variæ tabulæ, in fin.
[2] Chron. Edess. ap. Assem., t. 1, p. 405.
[3] Bayer, Hist. Osrh., p. 120, 157.
[4] Chron. Edess. ap. Assem. passim, t. 1, p. 392.
[5] Ibid.

fureur. Les cris étouffés des victimes qui parvenaient jusqu'au prince au milieu du silence, la chute des édifices, celle du palais royal et de l'église chrétienne, causèrent à l'Abgar témoin de ces malheurs une douleur et un effroi profonds.

Il fit reconstruire sur la Tabara, près des anciens ateliers royaux, son palais jusque-là situé dans la plaine; les nobles imitèrent son exemple, et une seconde ville s'y forma bientôt, séparée de la première par une enceinte conservée jusqu'au temps de Procope[1]. On lui donna le nom de Saharitaine[2].

La ville basse cependant sortit peu à peu de ses ruines; les maisons détruites furent relevées[3]; mais le roi défendit aux marchands dont les demeures étaient les plus voisines du Scirtus, d'y demeurer après la fin du jour durant les six mois de l'année, où les inondations étaient plus redoutables et plus fréquentes[4].

L'église chrétienne renversée par les eaux du Daïsan, était située près de ses bords; Conon, le premier des évêques cités dans les chroniques d'Édesse, jeta les fondements d'un temple nouveau, qui fut achevé par son successeur[5]; longtemps après, saint Barsès, confesseur de la foi sous Valens, y

[1] Procop. de Ædif. justin. lib. II, c. VII.

[2] Chron. Edess. ap. Assem. t. I, p. 392.

[3] Ibid.

[4] Ibid.

[5] Ibid., p. 394. Voy. pièces justificatives, n° II

joignit un magnifique baptistère qui avait le privilége de protéger les coupables contre la poursuite des lois[1]. On admirait encore dans cette église des portes recouvertes d'airain par la libéralité du prêtre Ædesius[2], et une table d'argent de sept cent vingt livres, riche présent d'un sénateur à l'évêque Ibas[3].

Douze églises s'élevaient dans les différents quartiers de la ville[4]. La plus magnifique était celle de l'apôtre saint Thomas, une des merveilles de l'Orient[5]. L'évêque Cyrus la consacra, vers l'an 494, à la gloire de l'apôtre des Indes. Car Édesse possédait dès les premiers siècles les restes vénérables de cet apôtre, et le préfet de la milice, Anatolius, les avait fait placer dans une châsse d'argent[6]. On remarquait encore les temples de Saint-Adée et de Saint-Jean-Baptiste, tribunaux pacifiques où se rendait le vendredi le préfet de l'Osrhoène pour juger les différends survenus entre les citoyens[7]; les églises de Saint-Serge et des Confesseurs, situées hors des murs de la ville[8], et enfin,

[1] Chron. Edess. ap. Assem., t. I, p. 397, et p. 410.

[2] Ibid., p. 281. ap. Josue Styl.

[3] Ibid., p. 403.

[4] Josue Styl. ap. Assem., t. I, p. 260 et suiv.

[5] Les trois autres étaient le phare d'Alexandrie, le pont du Sangia, et la mosquée de Damas (Chron. orient. Abr. Ecchell., p. 51).

[6] Chron. Edess. ap. Assem., t. I, p. 399-403

[7] Josue Stylit. ap. Assem., t. I, p. 267.

[8] Ibid., p. 207

près de la porte Beth-Sémé, celle des Saints Cosme et Damien, qui servait de chapelle domestique à l'hospice des pauvres invalides[1].

L'Église d'Édesse possédait des archives où se conservaient, avec les noms des évêques, le souvenir des actes les plus remarquables de leur épiscopat[2]; mais l'importance de ces précieux documents recueillis par les fidèles de l'Osrhoène n'était pas comparable à celle de la bibliothèque profane, l'une des plus riches de l'Orient. Fondée par les anciens rois d'Édesse, peut-être même par l'Abgar Uchamas[3], elle fournit de nombreux documents aux écrivains des premiers siècles de l'Église; Jule Africain[4], Eusèbe[5], les chroniqueurs d'Édesse[6], l'historien de l'Arménie[7], Josué Stylite[8], Denys, patriarche des Jacobites[9], la visitèrent tour à tour. Moïse de Chorène[10], qui en parle avec admiration comme témoin oculaire, nous apprend que les Abgars y avaient fait transporter entre autres les archives des temples de Nisibe et de Sinope dans

[1] Josue Styl. ap. Assem., t. I. p. 277.
[2] Assem., Bibl. orient., t. I, p. 424.
[3] Moses Choren., Hist. Armen. (Lond., 1736), p. 101.
[4] Ibid.
[5] Ibid.
[6] Assem., Bibl. orient., t. I, p. 387.
[7] Moses Choren., Hist. Armen. (Lond. 1736), p. 101.
[8] Assem., Bibl. orient., t. I, p. 260 et suiv.
[9] Ibid.
[10] Moses Choren., Hist. Armen., p. 101.

le Pont[1], et que plus tard les gouverneurs romains l'enrichirent de livres grecs et syriaques recueillis de toute part[2].

A côté de ces précieux monuments des sciences chrétiennes et païennes, les Juifs établis en grand nombre par Séleucus dans la ville des Abgars, avaient aussi les traditions de leurs doctrines. Leurs rabbins y donnaient, comme dans d'autres villes de la Mésopotamie[3], un enseignement public[4]; et telle est sans doute la cause première des fables judaïques que la crédulité du peuple a mêlées dans l'Orient à l'histoire d'Édesse[5].

On voyait encore à Édesse, suivant la conjecture de Bayer[6], longtemps après la ruine de l'idolâtrie, un temple païen dont Libanius a célébré la magnificence. Les adorateurs des faux dieux venaient contempler, sous ses voûtes abandonnées, les dernières splendeurs d'un culte déchu. L'évêque Eulogius, inquiet de ces démonstrations idolâtriques, avait obtenu de Valentinien l'ordre de fermer ce sanctuaire du paganisme, mais un rescrit de ce prince

[1] Moses Choren., Hist. Armen., p. 101.

[2] Ibid.

[3] Assem., Bibl. orient., t. IV, p. 928.

[4] Ibid., t. I, p. 401.

[5] On prétendait y conserver la tente du patriarche Jacob, des poissons bénis par Abraham, etc., etc. Cela rappelle l'arche de Bérose, dont on faisait des infusions pour guérir les maladies des pèlerins.

[6] Bayer, Hist. Osrh., p. 140 et suiv.

permit bientôt à Pallade, préfet de l'Osrhoène[1], de rendre à l'admiration des étrangers les chefs-d'œuvre de l'art qui ornaient les autels de Mars et de Mercure, à la condition néanmoins qu'il n'y serait plus offert de sacrifices.

Dans la Sahara, se trouvaient quelques édifices célèbres : le nouveau palais des Abgars[2], les bains d'hiver, les greniers publics[3], et deux vastes basiliques qui recueillirent, à la fin du ve siècle, les pauvres habitants d'Édesse, décimés par la peste et par la famine[4]. Le gouverneur de l'Osrhoène leur distribuait chaque jour le pain de l'aumône, suivant le récit de Josué Stylite ; on voyait ces infortunés accourir en grand nombre, portant suspendues à leur cou des médailles de plomb, signe humiliant de leur misère[5]. Mais ces secours tardifs furent souvent inutiles, et en moins de quatre mois, on put compter quinze mille morts dans Édesse[6].

Cette populeuse métropole fut redevable à ses gouverneurs d'améliorations d'un autre genre. Ainsi, le préfet Anastase[7] fit employer une partie de l'huile distribuée aux couvents et aux églises, à

[1] Cod. Theodos. xvi, tit. X, 8.
[2] Chron. Edess. ap. Assem. t. I, p. 393.
[3] Josue Stylit. ap. Assem., t. I, p. 260 et suiv.
[4] Ibid., p. 271.
[5] Ibid., p. 271.
[6] Josue Styl. ap. Assem., t. I, p. 271.
[7] Ibid., p. 281.

entretenir, durant la nuit, de nombreuses lampes sous les élégants portiques de la ville.

C'était pendant les heures de la nuit qu'Édesse prenait, aux jours de fête, une physionomie nouvelle. Josué Stylite[1] nous trace, dans son histoire, une gracieuse image de ces réjouissances populaires. Les habitants, revêtus de tuniques flottantes, la tête couronnée de tiares orientales, se répandaient en formant des danses du pays sur les rives du Scirtus. Chacun d'eux tenait à la main une torche enflammée et une cassolette où brûlaient les doux parfums de l'Arabie. On voyait errer dans les ténèbres des sillons lumineux, s'éloignant, se rapprochant tour à tour, et imitant, dans leur marche inégale, la course sinueuse d'un serpent caché sous les fleurs.

Cependant cette foule bruyante entonne, dans l'ivresse de la joie et du vin, des chants harmonieux, où les anciens souvenirs de la mythologie se mêlent aux refrains du plaisir : peuple inconstant et léger, qui se console dans les fêtes du malheur de la veille et oublie le barbare qui doit mettre un terme à ses joies fugitives.

Cette description incomplète de la ville des Abgars nous montre néanmoins tout ce qu'elle offrait d'avantages pour une institution semblable à l'école chrétienne d'Alexandrie.

[1] Josue Styl. ap. Assem., t. I, p. 278.

Édesse semblait en effet destinée par la Providence à devenir, comme la capitale de l'Égypte, le théâtre de luttes violentes entre l'erreur et la vérité. Située sur la route de l'Inde et de la Perse, offrant aux villes de la Grèce asiatique, comme aux provinces de l'Orient barbare, de faciles et fréquentes communications, renommée pour la douceur et la pureté de son langage, pour la beauté de ses bibliothèques, pour la sainteté de ses traditions apostoliques, pour l'étendue de son commerce, elle pouvait attirer dans ses murs une nombreuse jeunesse avide de science.

Dieu sembla donc la choisir pendant trois siècles pour y combattre, par la voix de ses docteurs, les erreurs de la Chaldée et de la Perse, et les hérésies syriennes si nombreuses dans les premiers siècles de l'Église.

Nous verrons dans le cours de cet essai comment elle sut répondre à sa mission divine.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIERS ESSAIS D'UNE ÉCOLE CHRÉTIENNE.

(100—340.)

L'illustre auteur de la Bibliothèque orientale du Vatican semble faire remonter jusqu'au temps des apôtres l'origine des écoles de l'Osrhoène[1], comme Eusèbe[2] et saint Jérôme[3] le veulent pour celle d'Alexandrie.

L'enseignement des premiers évêques d'Édesse ou des prêtres qui partageaient avec eux le ministère évangélique[4], ne présente néanmoins, aucun des caractères de ces savantes institutions. Sortis comme les disciples du Sauveur des classes les plus humbles de la société, quittant pour monter à l'autel la chaumière du laboureur ou l'atelier de l'artisan[5], ces premiers prédicateurs de l'Évangile n'adressaient aux fidèles que de familières instructions dont leur foi et l'exemple d'une sainte vie, faisaient toute la puissance.

Mais si nous devons refuser aux fondateurs de

[1] Assem. Bibl. orient., t. IV, p. 924.
[2] Euseb. Hist. eccl., lib. V, c. x.
[3] Hier. De script., c. xxxvi.
[4] Assem. Bibl. orient., t. IV, p. 3.
[5] Ibid., p. 15.

l'Église édessienne la gloire d'avoir formé, pour l'instruction des catéchumènes et des fidèles, des écoles semblables à celles d'Alexandrie ou de Césarée, il nous paraît incontestable qu'on en trouve un premier essai dans la capitale de l'Osrhoène, dès le commencement du second siècle, et sous l'épiscopat de saint Barsimée.

L'auteur de la vie de ce saint martyr nous apprend[1] en effet que sa plus chère occupation était d'instruire les païens qu'il réunissait auprès de lui, et convertissait en grand nombre. Tout semble nous montrer dans ce témoignage, une école de catéchumènes, et saint Augustin[2] ne parle pas autrement de celle de Carthage, lorsqu'il rappelle au diacre Deogratias les nombreux infidèles qui lui sont amenés pour recevoir les enseignements de la foi.

Le biographe de ce saint évêque ne peut avoir en vue, dans le texte que nous venons de citer, les prédications solennelles adressées dans les temples aux fidèles d'Édesse, puisque les païens ne pouvaient, suivant l'antique discipline, prendre part aux assemblées des saints.

On ne peut supposer avec plus de raison que ces instructions de l'évêque n'aient été que des conseils donnés aux infidèles, dans les rapports ordinaires de la vie; comment expliquer, dans

[1] Bolland., t. II, p. 1026, ad diem xxv januar.
[2] De catechist. rud., c. I.

cette hypothèse, ce grand nombre de conversions, dont quelques-unes même furent si éclatantes, et d'ailleurs ne fallait-il pas instruire ces néophytes des vérités de la foi avant de les admettre au baptême ?

Assémani nous donne une preuve nouvelle, quoique plus générale, de la vérité de notre assertion; « ce fut le constant usage de la nation syrienne, dit ce savant orientaliste[1], de n'avoir jamais église ou monastère sans école, ou école sans un monastère ou une église. » Pieuse pensée qui fut longtemps celle de nos pères et qui semblait montrer (suivant la parole d'un prophète) la paix et la vérité se donnant la main.

Or, rien ne s'opposait à son exécution sous le gouvernement des Abgars qui paraissent avoir laissé l'Église dans une paix profonde jusqu'à la conquête de Trajan[2]. Ainsi ces païens réunis auprès de l'évêque, recevant les leçons de la foi chrétienne et convertis enfin par ses enseignements, semblent former une école de catéchumènes telle que nous en voyons plus tard à Jérusalem ou à Milan, sous la conduite de saint Cyrille[3] ou de saint Ambroise[4].

Sans doute nous ne prétendons pas assigner à ces essais encore informes une constitution déterminée,

[1] Bibl. orient., t. IV, p. 919.
[2] Assem. Bibl. orient. pass. et t. IV, c. I.
[3] S. Cyrilli oper. passim.
[4] S. Ambros. oper. passim.

l'insuffisance des témoignages ne le permet pas, et ces leçons données à des hommes qui balançaient peut-être entre la foi chrétienne et le paganisme, ne pouvaient être soumises aux règles quelquefois sévères des gymnases de Rome et d'Athènes[1], dont nous retrouverons plus tard des traces dans la célèbre école édessienne[2]. Mais c'était néanmoins un enseignement donné en commun et probablement, selon l'ancien usage de l'Église[3], dans l'enceinte même des édifices sacrés.

Pour juger des travaux et des succès de ces premiers docteurs chrétiens, il est peut-être utile de connaître l'ennemi qu'ils eurent à combattre. Cet ennemi fut le même que le christianisme retrouvait partout dans le monde romain devenu un temple d'idoles : la superstition païenne.

Le culte des divinités grecques et romaines était venu sans doute se mêler dans Édesse aux superstitions de la Syrie; mais le sabéisme chaldéen paraît toujours dominer sur ces religions étrangères, imposées par la conquête.

Julien qui refusa d'entrer dans la ville des Abgars, parce qu'il la trouvait trop chrétienne[4], nous apprend qu'elle était consacrée au soleil de-

[1] Cod. Theod. lib. XIV, tit. VIII, resc. ad Olybr. Urb. præfect.

[2] Voy. chap. III et pièces justific.

[3] Voy. Bingham, Antiquities of the Christian Church, t. I.

[4] Bayer, Hist. Osrh., p. 221.

puis les temps les plus reculés[1]. Les monnaies édessiennes citées par Bayer[2] dans son Histoire de l'Osrhoène, nous en donnent une preuve nouvelle ; on y voit le soleil toujours représenté sur la tiare des rois d'Édesse comme la divinité tutélaire de ces monarques.

Jacques de Sarug, auteur syrien d'un traité sur la chute des idoles, confirme ce double témoignage, et nous apprend[3] que l'esprit mauvais avait établi à Édesse le culte de Nabo, de Bel et de plusieurs autres divinités. Or, Bel et Nabo n'étaient pour les Syriens que le soleil et la lune[4], qui étaient également vénérés dans la capitale de l'Osrhoène.

Les autres dieux dont parle l'évêque de Sarug ne sont pas tous connus; s'il fallait en croire Strabon[5] la déesse Atargatin aurait eu des autels à Édesse, mais le savant géographe a confondu Hiérapolis avec la ville des Abgars, comme Bayer le remarque avec raison. Julien qui paraît mieux instruit des détails de ce culte idolâtrique, joint au soleil Mercure et Mars, adorés dans cette métropole sous les noms d'Azizos et de Monimos[6].

[1] Bayer, Hist. Osrh., p. 5.
[2] Bayer, Hist. Osrh., Variæ tabul., in fin.
[3] Ap. Assem. Bibl. orient., t. I, p. 327.
[4] Numism. jam cit.
[5] Strab., p. 125; cf. Bayer, p. 139.
[6] Jul. Orat. in solem., p. 150 (edit. Spanh.); cf. Bayer, p. 69.

Ces dieux sont encore figurés par deux étoiles plus petites sur les médailles des Abgars[1].

Enfin le culte errant des Mages paraît avoir obtenu droit de cité dans Édesse; c'est du moins ce que nous fait supposer une médaille déjà décrite dans l'introduction de cet essai. On y voit Édesse représentée sous la figure d'une femme, déposer sur un brasier ardent une gerbe de blé, symbole qui rappelle les sacrifices de la Perse et les paroles sacramentelles : « Seigneur Feu, mangez[2]. »

Ainsi protégé par les traditions d'une antiquité fabuleuse, embelli par de gracieuses images, par la pompe de ses cérémonies, offrant d'ailleurs à un peuple léger et ami du plaisir, toutes les facilités d'une morale corrompue, le paganisme opposait à la religion des chrétiens une difficile conquête. Joignez-y les rêveries de la philosophie orientale, dont nous aurons à parler dans la suite, et vous aurez une image des luttes soutenues par les premiers docteurs chrétiens contre ces erreurs.

Disons-le cependant, la mollesse asiatique de leurs défenseurs édessiens n'ensanglanta jamais ces controverses; elle se contenta d'assister, indifférente, aux persécutions passagères des rois de Perse ou des empereurs romains.

Saint Barsimée, dont nous avons déjà rappelé

[1] Bayer, tabul., in fin.

[2] Voy. chap. prélim. la descript. de ces médailles.

l'enseignement[1], est le seul de ces glorieux défenseurs de la vérité dont le nom soit parvenu jusqu'à nous. La sainteté d'une vie tout apostolique, la pureté de sa doctrine opposée à l'infamie des dogmes païens, portèrent le trouble parmi les adorateurs des faux dieux. De nombreuses défections signalèrent l'impuissance de l'idolâtrie[2]; on vit même un prêtre des idoles, Sarbélius, abandonner l'autel de Nabo ou de Mercure[3] pour recevoir avec sa sœur Barbée[3], le baptême de la main du saint évêque.

Cependant le culte des idoles put croire un moment à son triomphe, lorsqu'il vit Trajan entrer dans la Mésopotamie, portant avec le glaive qui devait combattre les Perses, celui de la persécution contre les chrétiens. Reçu dans l'Osrhoène avec les apparences de la soumission, trahi bientôt après par le prince qui venait de l'accueillir en allié, il ordonna à son lieutenant Lucius, que les actes des martyrs ont nommé Lysias, de s'emparer d'Édesse[4]. Fidèle à la politique romaine, le vainqueur fait emprisonner les chrétiens. Barsimée, mettant en pratique les leçons qu'il a données à ses disciples, reste inébranlable au milieu des supplices[5].

[1] S. Barsim. Vit. ap. Boll. ad diem xxv jan., p. 1026 et suiv.
[2] Ibid.
[3] Ibid.
[4] Bayer, Hist. Osrh., p. 153.
[5] Sanct. Barsim. Vit. ap. Bolland, p. 1026 et suiv.

Sarbélius, Barbée et un grand nombre de fidèles encouragés par ses paroles et son exemple, imitent sa constance et reçoivent enfin la couronne du martyre[1]. C'était le dernier enseignement que la foi du docteur chrétien léguait à ses successeurs.

Le sang des martyrs, si justement nommé par un Père une semence de chrétiens[2], fut pour Édesse la consécration d'une ère nouvelle. Le christianisme, sorti vainqueur de la lutte, rentra triomphant dans le palais des Abgars[3] redevenus paisibles possesseurs de leur trône, un moment ébranlé par la conquête romaine.

Pendant que cette révolution religieuse depuis longtemps prévue s'opérait dans les esprits, un jeune homme élevé à la cour des monarques d'Édesse[4], croissait dans l'ombre et se préparait par l'étude à prendre d'une main victorieuse la défense du christianisme : c'était Bardésane.

Ce nom, à peu près ignoré parmi nous, rappelle néanmoins de glorieux et tristes souvenirs. Nous retrouvons le jour de sa naissance conservé dans les archives d'une grande ville[5] parmi les jours illustres de la cité, et la beauté de son génie mérita les éloges de ceux même qui combattirent le plus vivement ses erreurs.

[1] Sanct. Barsim. Vit. ap. Bolland, p. 1026 et suiv.

[2] Tertull.

[3] Euseb. Chron., CXLIX, Olymp. I. Cf. Epiph. Hær., LVI.

[4] Epiph. Hæres., LVI, t. II, p. 476.

[5] Chron. Edess., Assem. Bibl. orient., t. I, p. 389.

Saint Jérôme, qui n'avait pu lire qu'une traduction de ses ouvrages, loue la noble ardeur de son esprit[1], qui faisait l'admiration des philosophes[2], et ajoute, avec une sorte d'enthousiasme : « Si nous trouvons tant de puissance à ses discours dans une langue étrangère, que serait-ce donc dans celle où il les composa[3]? » Eusèbe[4] vante ses connaissances philosophiques, et Nicéphore[5], saint Épiphane[6], saint Augustin[7], lui donnent des louanges plus grandes encore.

Son nom, tout syrien d'origine, lui vient du fleuve qui baignait les murs de la métropole édessienne; il signifie : fils du Daïsan[8]. C'est du moins l'explication la plus naturelle et la plus logique du mot *Bardésane,* et Strunzius me semble faire, pour lui donner une étymologie différente, d'inutiles efforts[9].

Cet homme extraordinaire naquit à Édesse le 11 juillet 154 de l'ère chrétienne, sous l'empire d'Antonin le Pieux et le règne de l'Abgar, fils de Maanès. Ainsi se trouve fixée, par les chro-

[1] S. Hier. Epist. de script. eccl., t. IV oper., p. 111, 112.
[2] Ibid.
[3] Ibid.
[4] Euseb. Præp. evangel., p. 160.
[5] Hist. eccles., lib. IV, c. XI.
[6] Hæres., LVI.
[7] August. ad quod vult D. oper., t. VI, p. 2.
[8] *Bar,* fils. — Daïsan.
[9] Frid. Strunz., Histor. Bardes., p. 27.

niques d'Édesse[1], l'incertitude de la plupart des auteurs ecclésiastiques sur l'époque précise de sa vie.

Les Pères de l'Église qui nous ont transmis le souvenir de son génie et de ses erreurs, ne nous disent rien de son origine. On ne sait s'il naquit dans le christianisme ou s'il embrassa la foi dans un âge plus avancé. Élevé à la cour des Abgars, peut-être descendait-il d'une illustre famille, peut-être aussi ne fut-il que le fils de ses œuvres ou le favori des rois.

Nous sommes donc condamnés par le défaut des témoignages à laisser dans l'oubli les années de son enfance comme les études de sa jeunesse; lorsque nous commençons à le connaître, les qualités de son esprit, développées par une éducation brillante, l'ont déjà rendu célèbre. On vante tour à tour sa connaissance des langues syriaque et grecque[2], son éloquence pleine de feu[3], les charmes de sa poésie[4], et surtout son habileté dans les sciences chaldéennes[5].

Au milieu du concert d'éloges qui s'élevait autour de lui, Bardésane resta d'abord fidèle à l'Église[6].

[1] Chron. Edess. ap. Assem. Bibl. orient., t. I, p. 489.
[2] Euseb. Hist. eccles., lib. IV, c. XXVIII.
[3] Honor. Augustod. Bibl. Patr., t. XII, p. 1000.
[4] Lib. III, c. XVI.
[5] Euseb. Præp. evangel., p. 160.
[6] Damasc. de Hæres., p. 295.

Instruit dans les principes de l'orthodoxie, comme nous l'apprennent saint Augustin[1] et saint Épiphane[2], il voulut les enseigner lui-même, et ouvrir à Édesse une école qu'il rendit bientôt célèbre[3]; de toutes parts on accourut pour l'entendre, et le nombre de ses disciples devint considérable.

Le nouveau docteur dirigea contre les sectes séparées de l'Église ses premiers enseignements. Saint Jérôme[4] nous apprend qu'il publia de savants traités contre les hérésies qui pullulaient en Syrie, suivant son expressif témoignage. Nicéphore[5] cite un livre contre Marcion et cinq autres ouvrages contre autant d'hérésiarques dont les noms nous sont inconnus. On peut y joindre des Commentaires sur l'Inde, faussement attribués par quelques critiques à un autre Bardésane.

Quelques-uns de ces traités étaient écrits en forme de dialogue[6], genre de composition plus animé que les Pères de l'Église empruntaient aux écoles platoniciennes. Un de ces ouvrages, dirigé contre les erreurs d'un astrologue, et loué par saint Jérôme[7], est le seul dont il nous reste des fragments. Eusèbe les a conservés dans ses savantes Prépara-

[1] August. ad quod vult D. oper., t. VI, p. 2.
[2] Epiph. Hæres., LVI.
[3] Baron. Annal. eccles., t. II, p. 210.
[4] Hier. De script. eccles., t. IV oper., p. 111, 112.
[5] Hist. eccles., lib. IV, c. XI.
[6] Niceph., loc. cit. S. Hier. id.
[7] De script. eccles., t. IV, part. sec., p. 111, 112.

tions évangéliques[1] qui ont sauvé de l'oubli tant de noms illustres de l'antiquité. Dans ce passage, d'une assez longue étendue, Bardésane nous donne de curieux détails sur les mœurs grossières des peuples anciens, depuis les brachmanes et les gymnosophistes de l'Inde jusqu'aux insulaires de la Bretagne, racontant tour à tour leurs vertus ou leurs vices, passant en revue leurs législations et leurs coutumes, et arrivant toujours à cette conclusion, que nous admettons sans peine, que les conjonctions des astres ne peuvent rien sur la liberté.

Ainsi s'écoulèrent pour Bardésane les années de la jeunesse et peut-être les premières de l'âge mûr. Déjà l'Église tout entière fixait sur ce nouvel athlète des regards consolés, et semblait lui marquer d'avance une place glorieuse parmi ses défenseurs[2], lorsque les païens mêmes, jaloux de sa puissance et de sa renommée, lui donnèrent l'occasion de les vaincre une fois encore, en s'efforçant de le gagner à leurs erreurs. Apollonius de Chalcis, tenta cette difficile mais importante conquête[3].

On sait qu'Antonin le Pieux avait chargé ce philophe, disciple des stoïciens, de l'éducation de Marc-Aurèle, héritier de l'empire, et que l'orgueilleux précepteur refusa de se rendre auprès de son

[1] Præp. evang., p. 160, et suiv.
[2] Epiph. Hæres., LVI
[3] Ibid.

élève, disant que c'était au disciple à venir trouver le maître[1].

Tel était l'ennemi que Bardésane devait combattre. Apollonius, instruit de son mérite, soit dans un voyage en Asie, soit à Rome même où la renommée du jeune docteur pouvait être parvenue, lui conseilla d'abandonner la religion chrétienne. A ses arguments de sophiste, il ajoutait, comme ministre tout-puissant, de séduisantes promesses. La séduction fut repoussée ; Apollonius, outré de se voir vaincu, fit entendre des menaces de mort si Bardésane refusait d'obéir aux volontés du divin Marc-Aurèle ; mais toute sa fureur n'obtint du docteur d'Édesse qu'une victorieuse réponse : « L'empereur, lui dit-il, aura toujours mon obéissance, mais je ne me soumettrai jamais à rien de contraire à ma foi : quant à la mort dont vous me menacez, elle n'a rien qui m'épouvante, car je ne puis l'éviter un jour. » Nobles paroles aussi dignes d'un chrétien que d'un philosophe, et que le disciple de Zénon ne put sans doute s'empêcher d'admirer. Du moins les tentatives de séduction cessèrent pour ne plus se renouveler[2].

Cependant l'orgueil devait égarer celui que la persécution n'avait pu fléchir ; cet homme, qui avait tant de fois combattu l'erreur et porté jusqu'aux pieds des empereurs la défense des chré-

[1] Capitol. in Anton. Pio.

[2] Epiph. Hæres., LVI.

tiens, allait donner à l'Église le spectacle d'une chute déplorable, et à la postérité l'exemple d'un égarement qui a trouvé des imitateurs depuis le siècle de Tertullien jusqu'à nos jours. Ainsi, dit saint Épiphane[1] : un vaisseau chargé de précieux trésors, vogue d'abord paisiblement en pleine mer, évite, au milieu même de la tempête, les écueils et les flots irrités, et vient s'engloutir près du port, emportant avec lui dans l'abîme passagers et richesses.

On ignore les circonstances de son apostasie; car presque tout est resté inconnu dans la vie de cet homme extraordinaire ; les anciens légendaires qui conservaient avec tant de soin le souvenir des chrétiens les plus humbles, ont laissé sa mémoire dans l'oubli. Eusèbe[2] semble nous dire, il est vrai, qu'il fut entraîné dans l'erreur par l'hérésiarque Valentin, dont il avait peut-être suivi les leçons dans son enfance. Sa doctrine, souvent conforme à celle des valentiniens, pourrait encore confirmer le témoignage de l'évêque de Césarée, si l'on ne savait que tous les hérésiarques de Syrie n'ont fait qu'embellir, en leur donnant une couleur chrétienne, les rêveries de l'Orient.

Bardésane joignit à ces erreurs communes quelques idées particulières qui firent de sa doctrine

[1] Epiph. Hæres., LVI.

[2] Euseb. Hist. eccles., lib. IV, c. XXVIII. Cf. Niceph. Hist. eccl., lib. IV, c. XI.

une hérésie distincte, à laquelle il eut la triste gloire de donner son nom.

Nous sommes réduits aux conjectures sur plusieurs détails du système qu'il adopta; saint Éphrem[1], qui a réfuté son hérésie, ne nous en donne qu'une incomplète idée. Il est certain qu'il admit l'autorité divine des Écritures, rejetées par les disciples de Valentin comme l'œuvre des hommes. L'évêque de Salamine le dit expressément, et Origène[2] le supposait avant lui, lorsque dans un dialogue contre les bardésianites, il introduit un disciple de l'hérésiarque édessien qui cherche à prouver ses erreurs par le témoignage des saints livres.

Mais Bardésane ne reconnaissait point l'autorité de l'Église qui seule peut les expliquer sans danger d'erreurs, et placé sur cette pente périlleuse il devait la descendre rapidement. Ses disciples restèrent fidèles à son génie jusque dans ses derniers égarements[3]. L'école qu'il avait fondée, devint dès lors comme un centre d'où il répandit ses erreurs dans l'Orient. Ses élèves traduisaient en grec les ouvrages de leur maître, et faisaient connaître ainsi ses doctrines aux Églises de l'Asie Mineure et de l'Égypte.

Ce serait sans doute une intéressante étude de

[1] T. II, syr. lat., p. 444 et suiv.

[2] Part. II oper. Dial. de recta in Deum fide.

[3] Euseb. Hist. eccl., lib. IV, c. XXVIII. Cf. Niceph., lib. IV, c. XL.

rechercher dans les lambeaux épars des œuvres de Bardésane, la part d'influence que chacune des doctrines enseignées alors à Édesse, avec des succès semblables en apparence, dut avoir sur les erreurs de cet hérésiarque ; de montrer comment, en admettant la vérité des livres saints, il chercha à concilier avec leurs enseignements les rêveries de l'Inde et de la Chaldée; comment, après avoir admis en Dieu avec les gnostiques huit couples d'Æons engendrés les uns des autres par *syzygie*[1], il enseignait, comme l'ancien sabéisme, l'existence des esprits sidéraux résidant dans les sept planètes, et surtout dans le soleil et la lune, dont l'union mensuelle conservait le monde en lui donnant des forces nouvelles[2].

Saint Épiphane, qui nous a fait connaître quelques particularités de l'hérésie bardésianite, nous apprend qu'il tomba dans des erreurs non moins graves sur certains dogmes particuliers du christianisme. Suivant ce saint docteur, Bardésane enseigna que Jésus-Christ n'avait point eu un corps véritable, mais qu'il s'était uni à une sorte de fantôme descendu du ciel[3], et nia même la résurrection des corps si clairement enseignée par les prophètes et les apôtres[4].

On veut encore qu'il ait admis le dogme désolant

[1] Ephr. oper., Hymn. LIII, p. 550, t. II, syr. lat.
[2] Ephr. oper., Hymn. LV, p. 558.
[3] Epiph. Hæres. LVI.
[3] Ibid.

d'une fatalité absolue sur tout ce qui tient aux destinées humaines ; mais je ne le puis croire après avoir lu les passages qui nous restent de son *Traité sur le destin.* Je ne pourrais admettre, sans d'irrécusables preuves, une semblable contradiction.

On dit que sur la fin de sa carrière il parut se réveiller tout d'un coup, et reconnaître les erreurs où l'avait entraîné son audacieuse indépendance. Mais l'évêque de Césarée, qui nous a conservé ce souvenir [1], nous apprend qu'il ne rejeta jamais entièrement l'hérésie et qu'il finit par retomber dans tous ses égarements. C'était comme la parole d'adieu de la vérité à ce noble esprit qui avait su l'aimer et la servir, puis elle l'abandonna pour jamais et le laissa mourir dans les ténèbres.

L'époque de sa mort, qui fut prématurée, ne nous est pas connue ; aucun de ses nombreux ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous, et les écrivains qui racontent l'histoire de l'Église, sous l'empire de préventions faciles à concevoir, rendent peut-être trop peu de justice à son génie.

Cependant Bardésane n'était pas mort tout entier, il laissait un héritier de ses erreurs et peut-être de son génie. C'était son fils [2], connu sous le nom d'Harmonius, soit qu'il l'eût reçu comme un gage des espérances paternelles, soit plutôt qu'on ait fait

[1] Euseb. Hist. eccles., lib. IV, c. XXVIII.

[2] Theodor. Lect. Hæret. fab., p. 92. Sozom., lib. III, cap. XVI.

disparaître le nom syrien de ce chantre d'Édesse, sous le mot grec, qui rappelait mieux sans doute le gracieux caractère de ses œuvres poétiques.

Le docteur édessien dut l'initier d'abord aux sciences qu'il cultivait lui-même dans l'Athènes de la Syrie. Mais, par suite du désir si naturel et quelquefois si funeste de donner à son fils mieux que l'on n'a reçu de ses pères, Bardésane ne se contenta pas pour cet enfant privilégié des enseignements de l'Osrhoène. Il l'envoya chercher dans les gymnases de la Grèce[1] les leçons de la philosophie, et cet amour des belles paroles toujours vivant dans la patrie d'Isocrate et de Lysias.

Dans ces écoles où Platon charmait autrefois ses disciples par la douceur de ses discours, où saint Grégoire et saint Basile devaient puiser cette éloquence attique encore pleine de charme dans leurs homélies, le jeune Syrien apprit sans doute à aimer avec la doctrine des sages le culte des muses, dont le temple voisin de l'Académie[2] semblait rappeler que les inspirations de la poésie animaient dans la Grèce antique les premières leçons des philosophes.

Revenu dans sa patrie, Harmonius fut le premier poëte populaire de cette nation syrienne si légère et si molle tout ensemble, deux conditions dont

[1] Sozom. loc. cit.

[2] Plut., de Exil., p. 602, t. II. ; Diog. Laert. in Plat., lib. II, LV et XX.

profite merveilleusement la poésie. Ses chants répétés dans les palais de la Mésopotamie comme sous le chaume du laboureur y firent pénétrer avec eux l'hérésie de Bardésane, revêtue par son fils des brillantes couleurs d'une imagination orientale, doucement fécondée par l'étude d'Homère et de Sophocle [1].

Pendant qu'il faisait redire à la langue syrienne les erreurs de son père, dans des chants inconnus pour nous, les nombreux disciples de l'hérésiarque édessien continuaient les traductions grecques de ses ouvrages admirés plus tard par saint Jérôme dans son monastère de Bethléhem [2].

Les noms de ces laborieux interprètes n'ont pu cependant échapper à l'oubli ; et c'est à peine si Origène nous a conservé celui de quelques-uns d'entre eux. Il cite dans ses Dialogues [3] Maris et Méguéthès, tous deux plus célèbres sans doute, puisqu'ils firent école à leur tour et donnèrent leur nom à deux sectes diverses ; Valens et Droser qui défendirent avec ardeur les erreurs de leur maître, et enfin un certain Marc, peut-être le magicien fameux que nomme saint Irénée [4] parmi les disciples de Valentin.

Tout porte à croire que nous devons ajouter à ces

[1] Theod. et Sozom., loc. cit.

[2] Epist. ad Dext., oper. Hier., t. I, p. 278.

[3] Origen. oper., part. II, p. 972, 976, 981, 997, 1001.

[4] De Hæres. valentin., c. VIII, n° 24.

noms inconnus celui du mystérieux auteur de la légende édessienne sur la conversion de l'Abgar Uchama[1], et que le Lerubna, fils d'Affradère, dont parle Moïse de Chorène dans son histoire de l'Arménie, était un disciple de Bardésane.

On sait que dans les premiers siècles, où la foi des chrétiens, encore dans toute son ardeur, se contentait de croire simplement les dogmes appuyés sur l'autorité des premiers prédicateurs de l'Évangile, rien n'était plus fréquent, parmi les hérétiques, que de donner pour preuves de leur doctrine des écrits faussement attribués à ces saints personnages. De là cette multitude de pièces apocryphes, qui ont répandu tant d'obscurités sur quelques points de l'histoire ecclésiastique.

Or, nous retrouvons mêlées à cette merveilleuse histoire, copiée par Eusèbe, trop légèrement, il faut le dire, dans les archives de la métropole édessienne, quelques erreurs dogmatiques des Bardésianites. Sans vouloir engager une discussion théologique, étrangère à notre sujet, nous indiquerons néanmoins une de ces erreurs déjà citées par nous dans l'examen du système de Bardésane. Nous avons dit en effet d'après saint Épiphane que « cet hérésiarque enseignait avec les docètes que Jésus-Christ n'avait pas pris un corps véritable, et s'était uni à une sorte de fantôme descendu du ciel. »

[1] Voy. pièces justif., n° III, p. 120. Une dissert. sur ce sujet

Or nous retrouvons cette erreur clairement exprimée dans les Actes édessiens, où l'apôtre saint Thadée parle de la bassesse de *l'homme apparent* en Jésus-Christ[1].

Ainsi se trouverait fixée, pour la première fois, à la fin du IIe siècle, la supposition de ces Actes célèbres. Cette époque s'accorde d'ailleurs avec les vraisemblances de l'histoire, car le faussaire n'aurait pu les produire avec succès dans un temps plus voisin de la prédication apostolique, comme dans un siècle plus rapproché de nous, il n'aurait pu les faire adopter par saint Éphrem et par Eusèbe. Enfin on ne pourrait concevoir l'insertion de ces Actes dans les archives de la cité, sous les rois païens qui succédèrent à Uchama jusqu'à l'époque de Bardésane.

Là se borne ce que nous savons encore sur la secte du docteur hérésiarque. Elle parvint ainsi toujours combattue, toujours vivante jusqu'au jour où elle fut vaincue par saint Éphrem.

Pendant qu'elle s'égarait à la suite de son fondateur, la vérité suscitait à côté des auditoires de l'hérésie, des docteurs nouveaux destinés à la combattre un jour. Vers le milieu du IIIe siècle[2], et

[1] Σπερῶ ἐν αὐτοῖς τὸν λόγον,... . περὶ τῆς ταπεινώσεως τοῦ φαινομένου ἔξωθεν ἀνθρώπου.

[2] En effet, saint Lucien fut martyrisé vers 311 (Baronius), dans un âge déjà avancé; on peut donc supposer qu'il étudiait à Édesse au plus tard en 270, mais l'enseignement qu'il suivit

cinquante ans à peine après la mort de l'hérésiarque édessien, nous retrouvons dans la métropole de l'Osrhoène un enseignement chrétien qui doit se perpétuer jusqu'au règne de Zénon.

Saint Lucien, le célèbre martyr de Nicomédie, est le premier dont le souvenir se rattache à cette institution célèbre[1]. Né à Samosate dans le IIIe siècle de notre ère, il se rend à Édesse, la ville sainte, comme la nommaient les Syriens, pour y recevoir les enseignements de la science sacrée. « Dans sa jeunesse, dit l'auteur de sa Vie, « Lucien fut disciple assidu « de Macaire qui habitait Édesse, où il interprétait « les Écritures, et qui lui rendit familières en peu « de temps toutes les beautés des livres saints[2]. »

Ce passage de la vie de saint Lucien peut nous donner une idée de la constitution primitive de l'école d'Édesse; l'étude des saintes Écritures y formait le principal objet de l'enseignement des docteurs chrétiens. C'était d'ailleurs l'usage presque universel des premiers siècles du christianisme, de bannir de l'éducation des jeunes néophites les fables brillantes du paganisme. Et l'école d'Édesse quoique éloignée par la distance des grandes métropoles, où les docteurs chrétiens s'illustraient

dans cette ville était déjà commencé, et par conséquent doit être fixé à une date plus ancienne.

[1] Vita S. Luciani, ap. Sur. ad diem VII jan., p. 97. Cf. Euseb., lib. IX, c. v.

[2] Id. ibid.

déjà par leur science, partageait cependant le même esprit de pieuse simplicité.

Les paroles que nous avons citées ne nous donnent, il est vrai, sur la constitution de l'école édessienne que des lumières insuffisantes, mais elles nous prouvent du moins l'existence de cette institution, et la juste renommée dont elle jouissait déjà, puisqu'elle attirait les jeunes chrétiens des provinces voisines de l'Osrhoène.

Le récit des travaux du martyr de Nicomédie est étranger à nos études. Nous nous contenterons de mentionner ceux dont l'école d'Édesse semble pouvoir revendiquer une partie. Nous voulons parler de l'école d'Antioche, formée par saint Lucien, à l'imitation sans doute de celle d'Édesse, et où étudièrent sous sa conduite tant d'hommes illustres dans l'histoire de l'Église[1]. Ajoutons la version grecque des saintes Écritures composée par ce saint martyr, et si généralement estimée qu'on la suivait seule, au rapport de saint Jérôme, dans les églises de l'Asie Mineure[2].

Ainsi, dès que nous commençons à la connaître, l'école édessienne exerce une salutaire influence dans l'Église, et l'Orient est redevable à un de ses disciples d'une école rivale de celle d'Alexandrie, et d'un ouvrage semblable à celui qui doit immortaliser plus tard le génie de saint Jérôme.

[1] S. Luciani vit., ex sim. Metaphr. ap. Sur., p. 97.
[2] Hier., adr. Ruf., t. IV, p. 420. Oper., Paris, 1706.

Peu d'années après la mort de saint Lucien, et dès le commencement du IVe siècle, un jeune Édessien, Eusèbe, futur évêque d'Émèse, sort des mêmes auditoires. Socrate et Sozomène[1] nous apprennent, d'après Georges de Laodicée, qu'il fit à Édesse ses premières études. « Il fut d'abord instruit dans les saintes Écritures, selon l'usage de sa patrie, dit Sozomène, puis formé aux leçons moins austères de la littérature profane, sous la direction des docteurs qui enseignaient alors dans cette ville. »

Il est à regretter sans doute, comme pour le texte de la vie de saint Lucien, que l'historien dont nous venons de rapporter les paroles n'ait pas donné quelque développement à ce témoignage, mais nous y trouvons cependant mentionnés deux faits importants. L'école d'Édesse nous est montrée dans ce texte comme unissant à l'étude des Écritures celle des lettres profanes, et recevant à la fois l'enseignement de plusieurs docteurs. Ainsi elle se distingue déjà des autres écoles chrétiennes des premiers siècles, qui n'en comptèrent jamais plus d'un, si l'on excepte celle d'Alexandrie à l'époque d'Origène. Nous verrons les principaux caractères de cet enseignement se perpétuer et devenir plus faciles à fixer dans la suite de cette histoire.

[1] Socr., lib. II, c. VII. — Sozom., lib. III, c. V.

CHAPITRE II.

SAINT ÉPHREM ET SES DISCIPLES.

(340—420.)

L'école édessienne entre avec saint Éphrem dans la période la plus glorieuse de son existence. Ce saint docteur commence à enseigner dans ses auditoires vers le milieu du IVe siècle, et y devient durant trente années la lumière des églises de Syrie[1].

Mais cette partie de notre travail, en nous offrant des richesses plus abondantes, nous présente aussi des difficultés nouvelles. Un illustre écrivain[2] a déjà retracé, dans des récits pleins d'un charme inimitable, les travaux de ce saint docteur, et c'est à peine si nous trouvons après lui quelques faits laissés dans l'ombre que nous puissions essayer de reproduire[3]. La nécessité seule nous

[1] Cf. Vit. S. Ephremi. oper. Ephr., t. III, syr. lat., p. 23. Chron. Edess. ap. Bibl. orient. Assem., t. I, p. 397.

[2] M. Villemain, Essai sur l'éloq. chrét. au IVe siècle.

[3] Outre les longs travaux du dernier siècle sur le diacre d'Édesse, nous pouvons citer encore dans ces derniers temps, 1° un article du Correspondant (t. VIII, p. 433) assez incomplet; 2° un vol. in-8°, intitulé S. Ephrem, Histoire de sa vie et extraits de ses écrits. C'est un ouvrage qui est en vente depuis

excuse d'oser l'entreprendre après l'homme éminent qui a ressuscité parmi nous, avec toute l'élévation d'un noble esprit et toute la délicatesse d'une critique ingénieuse, l'étude trop longtemps négligée des pères de l'Église.

Le secret du génie de saint Éphrem est presque tout entier dans sa vie. Il naquit vers la fin du IIIe siècle, d'une famille de laboureurs, dont les ancêtres, ruinés sans doute par les guerres qui désolaient la Mésopotamie, avaient longtemps vécu du pain de l'aumône; c'est lui-même qui nous l'apprend[1] en rendant hommage à leur foi généreuse couronnée par le martyre, et démentant par avance les fabuleux récits de l'écrivain qui lui donne pour père un prêtre des idoles[2].

On a dit souvent[3], mais par erreur, qu'Édesse était la patrie de ce grand homme; il naquit à Nisibe[4] tant de fois ensanglantée par les armes des Romains et par celles des rois de Perse.

Son enfance nous est parvenue entourée de circonstances merveilleuses par l'imagination popu-

quelques semaines; il est incomplet et ne répond pas au titre dont l'a décoré son auteur, qui a gardé l'anonyme.

[1] T. I, oper. græc. lat., p. 129.

[2] Vit. S. Ephremi, ex anon. syr. oper., t. III, syr. lat., p. 24 et seq.

[3] Sim. Metaphr. ap. Sur., t. I, part. II, p. 8. Malte-Brun., art. Édesse.

[4] Vit. S. Ephremi, ex anon. syr. loc. cit.; Sozom. Hist., lib. III, c. XV.

laire. Un jour qu'il reposait dans les bras de sa mère, c'est saint Grégoire de Nysse[1] qui rapporte ce fait entre mille autres, Dieu sembla lui révéler par un songe l'inépuisable richesse de son génie. L'enfant croyait voir un cep de vigne se détacher de ses lèvres, et s'élever dans les airs, couvert de feuillage et de fruits, et à mesure que sa main en détachait les raisins ou les feuilles, ils renaissaient plus abondants : image, dit naïvement le légendaire, des savants traités ou des gracieuses poésies qu'il devait composer un jour. Ainsi la postérité se plaît souvent à couronner de fleurs le berceau des grands hommes, et la tradition chrétienne a placé un essaim d'abeilles sur les lèvres de saint Ambroise[2], comme les récits de la Grèce antique sur celles du fondateur de l'Académie.

Éphrem, né sous le chaume du laboureur, dans la liberté des champs si favorable aux premières inspirations de la nature, devait grandir dans cette vie simple et frugale, voisine de la pauvreté. On ne peut lire sans une douloureuse émotion le récit qu'il nous a laissé[3] des misères de son enfance. Abandonné de tous il errait à travers les champs et les forêts de la Mésopotamie, avec une liberté incon-

[1] S. Greg. Nyss. Encom. Ephr., oper. Ephr., t. I, græc. lat., p. 10.

[2] Vita S. Ambros., oper. Ambros. (édit. 1836, Paris), t. I, p. 2.

[3] Oper. S. Ephr., t. I, gr. lat., p. 129 et seq.

nue de nos mœurs plus timides. Tantôt obéissant aux instincts d'un âge sans pitié, et faisant périr une génisse inoffensive, seule ressource d'un pauvre pâtre, tantôt allant le soir demander l'hospitalité dans une demeure inconnue, plongé dans un cachot pour un crime qu'il n'a pas commis, et ne recouvrant sa liberté qu'avec peine. Première éducation du malheur qui donne aux âmes qu'elle n'a pas brisées une force nouvelle, et leur apprend par une dure expérience à compatir aux douleurs et aux faiblesses de l'humanité.

Cependant Éphrem, comme il le dit lui-même[1], devait se soumettre au joug du Seigneur. Un saint évêque, Jacques de Nisibe, allait devenir le second père du docteur futur de la Syrie[2], comme Alexandre patriarche d'Alexandrie fut celui de saint Athanase[3].

Son éducation fut simple et toute syrienne. Trop éloigné de la capitale de l'Attique, où selon Thomas, évêque de Margus[4], les Syriens envoyaient quelquefois apprendre à leurs enfants les sciences des Grecs, Jacques ne put faire étudier à son jeune disciple les savants traités des docteurs de l'Occident, et la langue de sa patrie fut la seule dont il lui donna connaissance[5].

[1] Testam. Ephr., t. II, gr. lat. ad. calc.

[2] Vita S. Ephr., oper., t. III, syr. lat., p. 25.

[3] Cave, Hist. litter., t. I, p. 121.

[4] Assem., Bibl. orient., t. III.

[5] On le voit, par la Vie de saint Ephrem, où le légendaire

Les progrès de saint Éphrem furent rapides, et son saint précepteur le mit bientôt à la tête de l'école syriaque de Nisibe[1]. C'était le prélude des grands travaux par lesquels il devait un jour illustrer celle d'Édesse. Mais Benattib qui nous apprend ce fait, ne nous dit rien de plus, et nous laisse dans l'incertitude sur l'importance et la durée de ce premier enseignement.

Vers ce même temps, le saint évêque mena Éphrem, jeune encore, au célèbre concile de Nicée[2]. Cette réunion d'évêques la plupart mutilés par le martyre dans les dernières persécutions; ces chants de triomphe d'un culte nouveau qui devenait la religion des Césars, la majesté de la pompe impériale s'unissant pour la première fois à celle de l'Église; enfin le vainqueur de Maxence et de Licinius prenant la dernière place dans cette première assemblée du christianisme, et se proclamant soumis à l'autorité des évêques indépendants de la sienne; ces souvenirs que Grégoire VII[3] rappelait encore avec complaisance dans sa lutte avec

raconte que saint Basile obtint au diacre d'Édesse le pouvoir miraculeux de parler la langue grecque. On trouve cependant dans les ouvrages du saint docteur un passage de saint Irénée et un autre de la Vie de saint Antoine; mais il les avait lus sans doute dans une traduction syrienne.

[1] Benatt. ap. Assem. Bibl. orient., t. IV, p. 925.

[2] Vita S. Ephr. ex anon. syr. Ephr. oper., t. III, syr. lat., p. 29.

[3] Histoire de Gregoire VII, par Voigt.

l'empereur d'Allemagne, durent produire sur l'imagination toute orientale du jeune chrétien, une de ces impressions qui ne s'effacent point, et qui décident de la vie tout entière. Nous ne devons pas sans doute chercher ailleurs le secret de son horreur pour l'hérésie, que ses lèvres, déjà glacées par la mort, maudissaient encore, après l'avoir toujours combattue.

Ainsi, les événements bien plus que les laborieuses études de la jeunesse, fortifiaient cette âme destinée à combattre l'inconstance d'une nation vive et légère; joignez-y le ciel étoilé de la Syrie qui lui rappelait, comme il le dit lui-même [1] avec tant de charmes, les splendeurs de la céleste patrie; les hautes montagnes où il se retirait pour jouir de la solitude et de la liberté après lesquelles aspirait son âme ardente [2]; les campagnes, les fleuves de l'Orient dont les images se retrouvent sans cesse dans ses écrits [3], et vous aurez une idée de ce que dut être un gracieux et noble génie formé par de tels maîtres.

Aussi retrouvons-nous jusque dans les premières années de sa jeunesse, la puissance qu'il devait exercer plus tard sur les destinées de sa patrie. Le récit du légendaire qui nous montre les Perses

[1] Oper. Ephr., t. I, gr. lat., p. 158.

[2] Vita S. Ephr., ex anon. syr. oper. Ephr., t. III, syr. lat., p. 33.

[3] Oper. Ephr., passim.

repoussés de Nisibe par ses prières [1] n'est peut-être qu'une image symbolique de l'autorité que sa force d'âme soutenue par la foi, et cet enthousiasme religieux qui fait le principal caractère de ses écrits, avaient déjà su prendre sur ces mobiles et bouillantes imaginations de la Syrie.

Cependant Nisibe, perdue pour ainsi dire sur les frontières de la Perse, loin des lieux où la civilisation savante de l'Occident était parvenue, semblait peu convenir au génie du jeune docteur. La prise de cette ville par les Perses, revenus sous la conduite de Sapor [2] et animés par la honte d'une défaite, les horreurs dont il fut le témoin, et la mort du saint évêque, premier maître de sa jeunesse [3], le décidèrent sans retour. Il dit adieu à ses concitoyens et s'enfuit, n'emportant avec lui que cette confiance en Dieu qui ne trompe jamais, et qui devait le soutenir dans les agitations de sa foi, comme dans les terreurs de sa pénitence.

Édesse, fameuse par la sainteté de ses souvenirs, par la science de ses docteurs, attira les pas du jeune apôtre. La vue des lieux enchanteurs où elle est bâtie, celle des monastères qui l'environnent, remplirent son âme, dit le légendaire syrien [4], d'une

[1] Vita S. Eph., ex anon. syr. oper. Ephr., t. III, syr. lat. p. 29.

[2] Oper. Ephr., t. III, syr. lat., p. 32.

[3] Ibid., p. 31.

[4] Ibid., p. 33.

joie merveilleuse; c'était comme le pressentiment des grandes œuvres qu'il y devait accomplir par la solidité de ses enseignements, et par la sainteté de sa vie. Il entre enfin pauvre et dénué de tout dans cette ville où ses prières et ses menaces ne pourront arrêter plus tard le pieux empressement qui doit entourer ses funérailles de toutes les richesses de l'Asie[1].

Comme ce sage, dont les anciens écrivains de la Grèce ont conservé le souvenir, il est forcé de louer au maître des bains publics le travail de ses mains, pour employer ses heures de loisir à instruire les païens encore nombreux dans la ville des Abgars[2]. Son zèle bientôt découvert engage un religieux à tenter lui-même la conquête du jeune apôtre, et saint Éphrem le suit avec joie dans la solitude, abandonnant sans regret les agitations de la voluptueuse métropole pour le calme de l'étude et de la prière[3]. Sa vie tout entière se trouvera désormais partagée entre le monde et la retraite. Toujours attaché de cœur à son humble cellule, il sera toujours rappelé au milieu des hommes par l'admiration qu'excite son génie ou par la charité qui l'entraîne au secours de ses frères malheureux.

C'est donc à des religieux que saint Éphrem adresse

[1] Oper. Ephr., t. III, syr. lat., p. 62.
[2] Ibid., p. 33.
[3] Ibid., p. 34.

ses premiers enseignements dans sa nouvelle patrie; humbles disciples que les nombreux auditeurs de son école édessienne ne pourront lui faire oublier, et qu'il viendra retrouver dans leur retraite après s'être séparé d'eux[1].

Nous avons cru qu'il ne serait pas sans intérêt de le suivre dans les leçons données aux moines de Syrie, si loin des lieux où commençaient à la même époque les monastères de l'Occident ; ce n'est pas nous éloigner d'ailleurs du sujet principal de cet essai. Il n'est guère d'écoles savantes dans les églises de Mésopotamie, qui n'aient eu auprès d'elles un monastère dont elles recevaient les lumières de la science, pour les lui rendre à leur tour par un pieux et fraternel échange. Ainsi l'école de Nisibe s'élevait près du savant monastère du mont Isla[2], fondé par saint Eugène, le patriarche du monachisme dans ces contrées lointaines. Celle de Mahuz eut longtemps pour docteurs des moines de Sarsar[3], tandis que des maîtres étrangers venaient enseigner les lettres profanes aux religieux de Beth-Abé[4] : enfin l'école d'Édesse comptait auprès d'elle de nombreux monastères[5] où les sciences sacrées furent longtemps en honneur.

[1] Oper. Ephr., t. IV., syr. lat., p. 42.
[2] Assem., Bibl. orient., t. III, p. 303.
[3] Assem., Bibl. orient., t. IV, p. 930.
[4] Ibid., t. IV, p. 937.
[5] Vita S. Ephr., op. ejusd., t. III, syr. lat., p. 23 et suiv.

C'est dans l'un de ces pieux asiles de l'étude et de la pénitence, que de nombreux disciples se réunirent autour du saint docteur[1]. C'est là qu'il composa un grand nombre de savants ouvrages, et entre autres ce commentaire sur la Genèse qui devait l'arracher à sa solitude en excitant l'admiration des Édessiens[2].

Les discours qu'Éphrem adressait à ses religieux nous montrent dans ces monastères toute une vie consacrée à d'utiles et sérieuses études; tantôt il reprend la confiance présompteuse de ceux qu'enfle déjà leur demi-savoir : « Avant de quitter la maison paternelle, dit-il[3], ce frère savait à peine distinguer sa main gauche de sa main droite, et maintenant il s'érige en littérateur, en interprète et en docteur; » « nous voulons tous, dit-il encore[4], disserter sur la littérature, interpréter les Écritures saintes, devenir les maîtres de nos frères. » Ailleurs il nous parle des veilles laborieuses des religieux, prolongées bien avant dans la nuit[5], des livres qui appartiennent aux moines et de ceux que possède le monastère. « Si vous savez que votre frère désire étudier, prêtez-lui votre livre[6]. » « Si vous

[1] Vita S. Ephr., oper. ejusd., t. III, syr. lat., p. 39.
[2] Ibid., p. 36.
[3] Oper. Ephr., t. I, gr. lat., p. 113.
[4] Ibid., p. 114.
[5] Ibid., p. 305-309.
[6] Ibid., p. 88.

avez un livre du monastère, pliez-le avec soin, et conservez-le comme la propriété de Dieumême[1]. »

Ces humbles solitaires nous ont conservé par la transcription des manuscrits, les monuments de l'ancienne littérature syrienne : service inappréciable qui nous permet seul aujourd'hui de retracer avec quelque certitude l'histoire de ces temps reculés. Ruffin[2] nous apprend que les moines de Judée copiaient des livres, même profanes, et Cassiodore[3] recommandait cet utile travail avec une tendre sollicitude aux moines de son monastère de Vivaria, laissant ainsi, selon la judicieuse remarque d'un savant écrivain[4], « une des lois les plus utiles qu'une main d'homme ait jamais tracée, si l'on considère ce qu'elle a fait écrire et ce qu'elle a sauvé. » Nous la voyons pratiquée plus anciennement encore par les moines édessiens, et il nous reste même de leurs travaux en ce genre, des monuments presque contemporains de l'époque qui nous occupe, dans les manuscrits de la bibliothèque du Vatican[5].

A ces utiles travaux se joignait quelquefois l'éducation de la jeunesse[6]. On voyait dans une contrée voisine de la Syrie, S. Jérôme enseigner quelques

[1] Oper. Ephr., t. I, gr. lat., p. 88.
[2] Ruffin adv. Hieron. (Hieron. oper.), t. IV, p. 350 et suiv.
[3] Cassiod. de instit. div. script., lib. 1, 27, et suiv.
[4] M. Ozanam, Civilisat. chrét. chez les Francs, p. 396.
[5] Assem., Bibl. orient., passim.
[6] Assem., Bibl. orient., t. IV, p. 936.

années plus tard à des enfants qu'il avait recueillis dans son monastère de Bethléem, les lettres si longtemps cultivées par lui-même[1]. Dans cette solitude où les souvenirs des voluptés de Rome, venaient le tourmenter dans un corps déjà glacé par l'âge, il aimait à revenir aux années de sa jeunesse, en faisant admirer à ses élèves les beautés de Virgile ou d'Horace, de Térence ou de Cicéron; Ruffin[2] lui reprochait avec amertume cette condescendance, mais je ne sais rien de plus touchant dans la vie de ce grand homme, que cette humble simplicité qui l'abaissait, malgré sa vieillesse et son génie, jusqu'à des enfants de Judée dont il devenait le maître et le père. S. Éphrem nous montre le même usage dans les monastères de Syrie, à la fois comme une bonne œuvre et un danger. « Aidez votre frère s'il veut apprendre les lettres, dit-il, vous lui rendrez ainsi plus faciles la connaissance et l'amour de Dieu[3]. » Et ailleurs il ajoute : « Si vous n'élevez pas bien les jeunes gens, ils deviennent un danger pour le monastère, mais heureux celui qui les élève selon la volonté de Dieu[4]. »

Les moines avaient enfin chaque jour de pieuses conférences[5], où la culture de l'esprit n'était pas

[1] Ruff. adv. Hier., t. IV (Hier. oper.), p. 350 et suiv.
[2] Ibid.
[3] Oper. Ephr., t. I, gr. lat., p. 107.
[4] Ibid., t. I, gr. lat., p. 78.
[5] Ibid., série grecque latine, t. I, II, III presque tout entiers

négligée sans doute, mais où les maîtres de la vie cénobitique, exposaient avec plus de complaisance encore, les dangers, les avantages de la solitude, et les agitations intérieures qui suivaient jusque dans le désert ces hommes délivrés des troubles du monde romain.

Il me semble que le génie tout syrien d'Éphrem ne s'est jamais plus librement développé que dans ces familières instructions adressées à de pauvres moines. Son imagination ardente excitée par le travail intérieur de la foi et de la solitude, par les jeûnes prolongés, par la libre vue du ciel et de la nature, revêt tour à tour les images les plus gracieuses et les plus terribles.

Avec quel ravissement il célèbre le bonheur de la vie religieuse, et le triomphe dans le ciel de ses premiers instituteurs[1] ! « où sont ces hommes amis « de Dieu? brûlant de la céleste charité, renonçant « à tous les biens d'un monde fragile, ils ont pris « la croix pour suivre le Sauveur, leur humble vigi- « lance a su éviter également les précipices dont « l'étroit chemin du salut est bordé, et les affreux « déserts où règnent la sécheresse et les ténèbres… « Dieu les a aimés d'un tendre amour, il les a fait « entrer dans le port de la vie, dans le bonheur « de l'éternité; là toujours enivrés d'une douce « allégresse, ils jouissent des embrassements du

[1] Oper. Ephr., t. I, gr. lat., p. 173.

« céleste époux et des délices de la vie bienheu-
« reuse.

Ailleurs il fait entendre dans les terreurs de sa conscience à la vue des jugements de Dieu, comme des cris de désespoir qu'une traduction ne saurait rendre sans les affaiblir, mais qui peuvent seuls nous donner une vive image du travail intérieur de cette âme extraordinaire : « Pauvre pécheur « attardé et souvent vaincu par ma lâcheté même, « dans les combats célestes, je viens vous dire, « bien-aimés frères, invincibles athlètes, la terreur « et l'effroi qui se saisirent un jour de mon cœur. « J'étais assis seul, sur une colline déserte et silen- « cieuse, et je repassais dans mon âme les vains « soucis, les troubles et les agitations de cette vie ; « comment, me disais-je alors en versant des lar- « mes, nos jours s'écoulent-ils fugitifs comme une « ombre, rapides comme le coureur qui vole dans « la plaine, fragiles comme la fleur, et je m'écriai « avec des sanglots : hélas ! nous ne le savons « pas !...

« Tandis que ces pensées traversaient mon âme, « je levai les yeux vers le ciel, et soudain, frappé « d'une terreur profonde, je vis des yeux de mon « cœur, Dieu assis au milieu de sa gloire, et je « l'entendis m'adresser ces reproches : « Pourquoi « mépriser, âme coupable, ta céleste demeure « toute brillante d'une divine lumière ? »

[1] Oper. Ephr., t. I, gr. lat., p. 183.

Dieu continue et lui représente le juge immortel qui l'attend et les terreurs du dernier jour, puis il lui fait entendre le suprême appel, ces paroles tant de fois répétées dans les écrits d'Éphrem : « Voici « venir l'époux, allez au-devant de lui. » Il ajoute :

« A ce moment, bien-aimés frères, je fus saisi « d'une crainte profonde, ces formidables mena- « ces se représentaient à mon esprit...; tremblant « de terreur et de confusion, je cherchais où je « pourrais cacher ma honte, et je disais : monta- « gnes, tombez sur moi, couvrez mon impiété et « mes crimes; ensuite élevant la voix, je versais de « nouvelles larmes, et courbant mon front humilié, « je m'écriais en gémissant : Pourquoi ai-je quitté « le sein de ma mère! J'ai outragé la miséricorde « et la sainteté de mon Dieu; vous m'avez donné « la vie, vous me la conservez encore, et je mé- « prise vos bienfaits, j'ai négligé les dons du ciel, « les salutaires inspirations de votre grâce,..... et « je me laissai tomber sur la terre, et dans la dou- « leur de mon âme je priai avec des flots de lar- « mes. »

Quelquefois même c'est une simple histoire qu'il raconte aux religieux assemblés, avec la sensibilité d'un cœur qui a connu les misères de la vie et qui plaint le malheur de ses frères[1].

[1] On peut en voir un exemple dans l'Histoire de la vie de saint Abraham et de sa nièce sainte Marie, dans les OEuvres de saint Éphrem (t. II, gr. lat., p. 1 et suiv.). L'auteur de la

Nous retrouvons encore dans ces enseignements donnés aux moines par saint Éphrem, de longs et nombreux traités de morale[1], des discours où il cherche à prémunir ses disciples contre les hérésies qui déchiraient l'Église[2], à combattre les désordres qui pénétraient déjà dans ces premiers asiles de la pénitence[3]. Le petit nombre de monuments qui nous restent, ne nous permet pas d'établir d'une manière assez précise les sujets divers qu'il y traitait; mais tout porte à croire qu'après les premiers éléments des lettres, l'étude des sciences sacrées était la seule en honneur dans ces monastères. Nous n'avons rien trouvé qui nous porte à supposer le contraire pour l'époque dont nous venons de parler.

Cependant l'indiscrète admiration d'un religieux fait connaître à Édesse un commentaire du saint docteur sur les livres de Moïse, et le clergé de la ville, les docteurs et les élèves de l'école Édessienne veulent se réunir pour en entendre la lecture[4]. Curieuse circonstance qui nous prouve une fois encore l'existence d'une école chrétienne, antérieure à saint Éphrem, dans la ville des Abgars.

Biographie du S. docteur, publiée par le correspondant, a traduit ce morceau tout entier ; on le trouve tome VIII, p. 453 de cette revue.

[1] Oper. Ephr., t. I, gr. lat., p. 282; t. II, id., p. 53, etc.

[2] Ibid., t. I, gr. lat., p. 204 et passim.

[3] Ibid., t. I, gr. lat., p. 132. — III, et passim.

[4] Vita sancti Ephr., t. III, syr. lat. p. 36.

Cette foule bruyante d'écoliers et de clercs laisse à peine achever dans son enthousiasme la lecture de l'ouvrage, et sort en courant de la ville pour arracher Éphrem à sa solitude et le ramener de force parmi ses docteurs[1]. L'humilité du pieux cénobite les a prévenus : il est déjà bien loin dans les bois lorsqu'ils parviennent à sa cellule; mais pendant qu'il se dérobe à la recherche des Édessiens, Dieu, dit naïvement le légendaire[2], lui envoie un ange pour l'arrêter dans sa fuite. « Où vas-tu? lui crie-t-il, veux-tu qu'on dise aussi de toi : Éphraïm, génisse indomptée, a rejeté le joug[3]? »

Éphrem s'humilie et promet d'obéir à la voix du peuple confirmée par celle de Dieu. Il se met bientôt en marche vers la ville et arrive aux portes d'Édesse avec les dernières clartés du jour. Là il demande à Dieu d'être toujours le défenseur de la vérité et le fléau de l'hérésie[4], puis il entre et passe la nuit dans des ruines. Le lendemain l'indifférence avait succédé à l'ardeur de la foule. Ce peuple léger et frivole qui la veille voulait l'arracher de force à sa cellule, le voyant revêtu de l'humble habit des solitaires, l'accueille avec des injures, mais Éphrem triomphe par la sagesse de ses discours de cette

[1] Vita sancti Ephr. ex anon. syr., t. III, syr. lat. p. 36.
[2] Id. ibid.
[3] Hos. 10.
[4] Oper. Ephr., t. III, syr. lat., p. 36.

première persécution[1]. Son enseignement à l'école d'Édesse doit dater de l'époque où nous sommes parvenus.

Il peut sembler étonnant au premier abord que les historiens ecclésiastiques aient cité à peine une fois en passant l'école chrétienne d'Édesse, tandis qu'ils ont su donner à celle d'Alexandrie les éloges que méritaient les travaux de ses docteurs; mais je trouve plus surprenant encore, que les écrivains mêmes qui n'ont pas ignoré l'existence de cette savante institution, n'aient jamais compté parmi ses docteurs, le plus justement célèbre[2].

Pour eux, saint Éphrem n'est que le pieux solitaire exténué de macérations et de veilles, ou le diacre éloquent qui fait trembler les consciences coupables sous sa parole apostolique; il n'apparaît jamais dans leurs écrits comme la plus pure lumière de cette école, où il combattit tour à tour les diverses hérésies de l'Orient, et voulut exposer avec une science profonde les saintes Écritures.

Mais on ne peut nous faire une objection de ce silence; l'éloignement des lieux où se donnait l'enseignement qui nous occupe suffirait seul pour l'expliquer; longtemps les écrits de saint Éphrem sont restés ignorés dans les bibliothèques des monastères syriens; ses chants sacrés qui avaient retenti

[1] Oper. Ephr., t. III, p. 36.

[2] Voyez tous les auteurs ecclésiastiques modernes aussi bien que les biographes de saint Éphrem.

dans les temples d'Édesse n'existaient plus que dans des liturgies inconnues à l'Occident, ou, comme le déplore justement le savant éditeur de ses œuvres, les manuscrits qui les conservaient encore étaient employés aux plus vils usages par les Syriens dégénérés.

L'Europe savante ne possède guère que depuis un demi-siècle la plus grande partie des œuvres connues du saint docteur. On ne pouvait en juger jusqu'alors que par la traduction de discours ascétiques, souvent peu conforme au texte original[1].

Le silence des écrivains de l'église sur les œuvres dogmatiques de saint Éphrem s'explique donc par le défaut même des monuments qui devaient nous les transmettre. Aujourd'hui, grâce aux précieuses découvertes du savant bibliothécaire du Vatican, cet enseignement est devenu facile à établir. Benattib, patriarche des jacobites[2], dont nous avons déjà rappelé le témoignage, nous en donne une preuve irrécusable dans le Nomocanon des Arabes. « Jacques de Nisibe, dit-il, établit saint Éphrem maître de langue syriaque dans cette ville; mais après l'invasion des Perses, le saint docteur se

[1] Ce qui le prouve, c'est que nous avons plusieurs textes des mêmes discours qui présentent des différences considérables; nous citerons entre autres la vie de saint Abraham, et le testament de saint Éphrem, dont on a des éditions fort diverses. Voy. t. II, gr. lat. des œuvres d'Éphr., p. 230 et 295.

[2] Ap. Assem. Bibl. orient., t. IV, p. 925

retira à Édesse, où il dirigea une école qui se continua après sa mort. »

L'auteur syriaque de l'abrégé d'histoire ecclésiastique cité par Assémani[1] confirme l'assertion de Benattib. « Dans le même temps, dit-il, florissait le grand Éphrem à Edesse et Didyme à Alexandrie ; tous deux combattirent les erreurs opposées à la foi. » Or, Didyme, l'illustre docteur que saint Jerôme appelle *le Voyant*, par ironie peut-être, mais dont il voulut suivre les leçons, comme le complément nécessaire de ses études de Rome et de Constantinople[2], enseignait dans l'école d'Alexandrie. Pourquoi le comparer à saint Éphrem et leur attribuer les mêmes travaux et la même gloire, si tous deux n'avaient rempli les mêmes fonctions dans l'Église, si saint Ephrem n'était lui-même docteur de l'école édessienne ?

Nous trouvons enfin de nouvelles preuves de notre assertion dans le discours de saint Jean Chrysostome[3], qui appelle le diacre d'Édesse l'instituteur de la jeunesse ; dans l'éloge funèbre composé en l'honneur de saint Éphrem par saint Grégoire de Nysse[4], qui parle de son enseignement perpétuel[5]; dans l'histoire de Sozomène[6], qui nous

[1] Bibl. orient., t. I, p. 48.
[2] Hier. oper., t. IV, p. 342.
[3] De pseudoproph. et fals. doctor, t. III, p. 304.
[4] Encomium sancti Ephr., op. S. Greg. Nyss.
[5] Διδασκαλία ἀένναος.
[6] Sozom. Hist. eccles., lib. III, c. XVI.

montre de nombreux disciples écoutant ses leçons et lui succédant après sa mort, et enfin dans les traités mêmes de ce saint docteur, qui n'a pu les prononcer dans la chaire des temples d'Édesse, puisqu'il ne fut jamais revêtu du sacerdoce, et qu'il ne reçut le diaconat des mains de saint Basile que dans les dernières années de sa vie[1].

Ce serait sans doute une pieuse et intéressante étude, de rechercher, après quatorze siècles, dans les enseignements oubliés de saint Éphrem, des preuves nouvelles de cette tradition chrétienne qui commence au temps même des apôtres, pour se continuer jusqu'à nos jours; de montrer dans ces monuments d'une église apostolique séparée par son origine et son langage des églises grecques et latines, les marques évidentes d'une tradition semblable sur les dogmes les plus importants du catholicisme, tels que la confession, la présence réelle, le culte des saints; on conçoit sans peine tout le parti qu'on pourrait tirer contre les dissidents des derniers siècles, de ces témoignages nouveaux, pour ainsi dire, puisqu'ils n'ont point encore paru dans la discussion; mais nous devons nous borner à un essai historique et littéraire sur l'école édessienne, et nous laissons à des mains plus heureuses le soin de faire ressortir l'autorité théologique de ces témoignages.

[1] Vita sancti Ephr. ex anon. syr.; Assem. Bibl. orient., t. I, p. 43.

Nous ne pouvons néanmoins passer entièrement sous silence les luttes dogmatiques contre l'erreur, qui occupèrent une si grande partie de la vie d'Éphrem et qui firent d'ailleurs sous diverses formes l'objet presque unique de son enseignement. Qu'on nous permette d'en tracer un tableau rapide, en écartant tout ce qui serait étranger au sujet même que nous traitons.

L'école d'Édesse, nous l'avons déjà remarqué[1], semblait destinée par la Providence à combattre les erreurs qui partaient des frontières de la Perse pour aller se mêler dans les écoles de la Grèce et de l'Égypte, aux débris des anciennes philosophies[2]; mais nulle part cette mission ne paraît plus frappante que dans les écrits de saint Éphrem.

Nous le voyons combattre tour à tour Marcion et Manès, Valentin et Bardésane[3], les deux derniers alliant aux imaginations de l'école néoplatonicienne et à ses fabuleux Æons, les rêveries de la Chaldée, les deux autres empruntant aux systèmes des gymnosophistes et des mages leurs doctrines erronées, ajoutant à ces erreurs communes des dogmes encore plus bizarres, et s'érigeant en prophètes au milieu de leurs disciples séduits par l'éclat de leur parole[4].

[1] Introduction.

[2] Bruker. Histor. crit. philos., t. I, p. 278 et passim.

[3] Oper. Ephr., t. II, syr. lat., p. 444 et sq.

[4] Ibid.

Nous avons exposé, d'après saint Éphrem, la doctrine des Bardésianites[1]; nous trouvons encore dans ses écrits une preuve nouvelle de la fausseté du manichéisme; le docteur édessien place dans l'Inde où Cubricus (c'était le premier nom de Manès), avait voyagé peut-être, le berceau de ses erreurs[2]; mais il remonte à des temps plus reculés encore et nous montre cette croyance de deux principes ennemis qui se disputent l'empire de l'univers, existant déjà dans le monde oriental dès le siècle même de Moïse[3]. Selon lui, l'historien sacré aurait entrepris le récit de la création et des événements qui la suivirent, pour combattre les doctrines de ces prédécesseurs, de Zoroastre et de Manès.

Rien ne semble plus naturel, il faut le dire, pour l'homme abandonné à ses propres lumières, que d'expliquer ainsi les nombreuses contradictions de sa nature, d'un côté, le bien dont la voix généreuse parle sans cesse à notre âme, de l'autre le mal qui nous séduit et nous entraîne, cette force merveilleuse qui nous rend capables des actes les plus héroïques, et cette déplorable faiblesse qui succombe à la moindre attaque, en un mot cette double loi et comme cette double nature

[1] Oper. Ephr., t. II, chap. I, p. 32-33.

[2] Ibid., t. II, syr. lat., p. 444.

[3] Ibid., t. I, syr. lat., p. 1.

dont parle avec une douleur éloquente l'écrivain sacré [1].

Tel était le problème que ces disputeurs ingénieux de l'Orient, dont le livre de Job [2] nous montre l'existence dans les temps les plus reculés, trouvaient à résoudre en eux-mêmes, et dans le monde qui les entourait. Mais au lieu de chercher dans la corruption originelle de leur nature les causes de ce violent antagonisme, ils s'adressèrent à la divinité.

De leurs rêveries sur le bon et le mauvais principe, découlaient encore pour l'âme humaine de funestes conséquences. Il n'est point d'erreurs psychologiques dans lesquelles ne soient tombées les sectes syriennes, toutes inspirées par les philosophies de l'Orient. Saint Éphrem nous en a tracé dans ses discours polémiques un déplorable tableau; on croirait lire un chapitre enlevé à l'histoire des variations philosophiques de la Grèce. Selon ce saint docteur [3], dont nous ne faisons que citer les paroles, quelques-uns de ces hérétiques croyaient avoir une âme, d'autres pensaient qu'ils n'en avaient point, ceux-ci l'imaginaient sujette à la mort, ceux-là disaient qu'elle est immortelle. Ils la regardaient tantôt comme un souffle léger, tantôt comme du sang, tantôt comme du feu à cause des ardeurs qui l'embrasent, ou comme un esprit à cause de ses facul-

[1] S. Paul. Epist.

[2] Job. passim.

[3] T. III, syr. lat. p. 1 et suiv.

tés abstraites. On prétendait encore qu'elle est une particule détachée de l'essence divine, un souffle de la divinité : substance simple suivant les uns, elle est selon les autres composée d'éléments divers.

Mais l'erreur la plus commune, celle que le saint docteur combat avec le plus de persévérance, est la fatalité; dogme qu'il y a stupidité à défendre, mais qui flatte singulièrement les passions humaines. « Car, dit l'évêque d'Hippone[1], quoi de plus « agréable que ces paroles : Le ciel t'impose une « nécessité inévitable de pécher; ou ces autres qui « font retomber les fautes de l'homme sur le créa- « teur du ciel et des astres : J'étais enchaîné par « l'influence de Mars ou de Vénus? » Cette facile morale convenait sans doute aux sectes d'une nation voluptueuse. « La plupart de ceux qui ont « abandonné la vraie foi, dit saint Éphrem[2], ont « d'un commun accord rejeté la liberté; ils ont pré- « tendu que notre volonté, soumise à la domination « d'un principe mauvais, est enchaînée par les lois « d'un destin aveugle. »

Le saint docteur réfute dans ses enseignements ces doctrines de l'hérésie, mais on ne retrouve pas chez le diacre syrien cette subtile dialectique, empreinte d'une pieuse sensibilité où excelle le génie de l'évêque d'Hippone; c'est le bon

[1] Confess., lib. IV, c. III, p. 4.
[2] Oper. Ephr., t II, syr. lat., p. 462.

sens populaire d'un homme étranger aux études des philosophes, et que guide seule la droiture naturelle de sa raison. « Nos pères, dit-il lui-même [1], « croyaient simplement à la parole de Dieu ; ils se « seraient crus coupables d'une sacrilége témérité « s'ils avaient osé disputer des vérités divines, in- « troduire arbitrairement des dogmes nouveaux et « semer des pierres dans le grand chemin de la « vérité... ; c'est le père du mensonge, l'ennemi « du salut qui a inventé toutes ces oiseuses dispu- « tes. » Écoutez-le, par exemple, défendre le dogme de la liberté [2]. « Si nous n'agissions que par l'im- « pulsion du principe mauvais, c'est lui seul que « Dieu devrait punir ; si le destin faisait les homi- « cides, nous ne condamnerions pas les assas- « sins, mais la destinée qui les pousse, car nous « n'appelons en justice que les coupables, qui « pouvaient éviter le crime. » « Pourquoi, dit-il [3] « ailleurs, l'auteur de la nature, la vérité et la justice « même, voudrait-il nous tromper, et nous prescri- « rait-il des lois après nous avoir refusé le libre pou- « voir de leur obéir ? »

C'est ainsi qu'Éphrem combattit encore les hérésies d'Arius, d'Apollinaire [4], des Messaliens et de

[1] Ephr., t. II, syr lat., p. 150.

[2] Ephr., t. II., syr. lat.

[3] Ibid.

[4] On trouve, dans la vie de saint Éphrem, le récit d'une fourberie indigne du saint docteur qui l'aurait employée, suivant le légendaire, contre l'hérésiarque de Laodicée. Le diacre

tant d'autres ; mais le monument le plus considérable qui nous reste de son génie, est son *Commentaire des saintes Écritures*.

Il n'est guère d'écrivains célèbres des premiers siècles qui ne nous aient laissé, dans leurs études sur les livres saints, un témoignage de la vénération dont leur foi aimait à les entourer. Dans les écoles surtout, la sainte Bible, et en particulier les livres de Moïse que les saints docteurs opposaient à la cosmogonie d'Hésiode, et au Timée de Platon, étaient devenus l'objet presque unique de l'enseignement chrétien.

Cependant pour le monde grec et romain, les beautés des saintes Écritures se dérobaient, pour ainsi dire, sous le voile grossier des traductions grecques ou latines. Les Syriens, plus heureux, l'étudiaient dans une langue voisine de celle qu'ils parlaient eux-mêmes. Ils pouvaient mieux saisir dans les saints livres cette sublime éloquence qu'une traduction n'a jamais rendue, ou s'il leur devenait nécessaire de les traduire, la ressemblance du génie des deux langues rendait ce travail moins défectueux et plus facile.

On conçoit dès lors l'intérêt que devait exciter,

d'Édesse aurait enlevé par ruse les livres d'Apollinaire, et en aurait collé les feuillets ensemble, pour faire tomber son adversaire en confusion dans une controverse publique. Cette anecdote doit être mise au rang des fables dont est remplie l'histoire du docteur syrien dans les légendes de sa patrie.

dans l'école d'Édesse, ce livre remarquable entre tous les autres, en dehors même de son inspiration divine, par les richesses de sa poésie, par la simplicité de ses récits si pleins de charme pour des peuples placés au berceau même du monde, et qui retrouvaient dans la Genèse, l'histoire des antiquités de leur patrie.

Peut-être même, devons-nous expliquer par ces circonstances géographiques la différence des méthodes adoptées par l'école d'Édesse et par celle d'Alexandrie dans l'explication des Écritures. Pour Origène et ses disciples, qui suivaient le Juif Philon[1] dans l'interprétation allégorique des saints livres, les premiers récits de l'Ancien Testament ne pouvaient guère avoir que l'intérêt d'une histoire étrangère, si loin des lieux où s'étaient accomplis ces événements mémorables. Dès lors ces écrivains choisissent souvent de préférence le sens allégorique du texte sacré, quelquefois même ils rejettent la vérité historique de la Bible, pour n'y voir que de gracieux symboles des vérités morales. Voie dangereuse où tout le génie d'Origène vient échouer lui-même, lorsqu'il regarde comme un mythe l'histoire du Paradis terrestre et la description qu'en a faite le législateur des Hébreux[2].

La méthode de l'école d'Édesse fut, au contraire,

[1] Cave, Hist. litt., p. 14.

[2] Eusthat. de Engastrim., p. 390.

tout historique ; elle ne fit que suivre sur ce point les traditions du patriarchat d'Antioche, comme le prouvent les écrits de Théodore de Mopsueste contre les Allégoristes Alexandrins[1].

Saint Éphrem, Syrien de cœur et de génie, reste fidèle à ces sages principes, et s'il montre quelquefois dans les faits racontés par la Bible un sens allégorique[2], s'il se laisse entraîner à ces mystiques explications qui plaisaient tant à l'imagination orientale de ses auditeurs, ce n'est jamais qu'après avoir établi l'inébranlable vérité des écrits inspirés. Il le déclare même dès le commencement de ses *Commentaires*[3], et proteste qu'il ne peut voir d'allégories dans le récit de la création et dans la suite des jours où elle fut accomplie. Puis il ajoute aux faits qu'il raconte avec la Bible, d'ingénieuses explications des vérités physiques qui laissent trop souvent entrevoir, il faut le dire, l'ignorance de son siècle et de sa patrie[4].

Saint Grégoire de Nysse nous apprend[5] qu'il com-

[1] Catal. lib. syr. Ebedj. ap. Assem. Bibl. orient., t. III, p. 34.

[2] Ephr. op. Comment. in scrip., t. I, II, syr. lat. pass.

[3] Ibid., t. I, syr. lat., p. 6.

[4] Pour n'en citer qu'un exemple il prétend que Dieu dut saler les eaux en les rassemblant pour les empêcher de se corrompre ; il prouve encore que le firmament dut être fait pendant la nuit, parce qu'il aurait sans cela emprisonné la lumière entre lui et la terre.

[5] S. Greg. Nyss. Encom. S. Ephr. oper. Ephr., p. 7.

menta ainsi toutes les Écritures, depuis la Genèse jusqu'au livre de la Grâce (l'Apocalypse), mais la plus grande partie de ce long et précieux travail est perdue pour nous.

En même temps qu'il prémunissait ses disciples contre les erreurs de l'Orient et qu'il les initiait à la science des Écritures, saint Éphrem leur montrait par son exemple tout l'usage qu'ils pouvaient faire de la poésie contre les hérétiques. Nous avons vu ces compositions légères, cultivées par les premiers docteurs de l'école d'Édesse, et les successeurs de saint Éphrem les emploieront encore après leur maître : mais aucun d'eux n'obtiendra dans ce genre d'ouvrages, plus approprié ce semble au ciel de la Syrie, la renommée du saint docteur.

Les détails de sa vie que nous pouvons déjà connaître suffiraient seuls, à défaut de toute autre preuve, pour nous faire croire qu'il dût être un des poëtes de sa nation. Toute l'antiquité chrétienne nous apprend en effet qu'il se rendit célèbre par ses poésies[1], et qu'après avoir défendu le dogme catholique dans sa chaire de docteur, il le fit pénétrer encore par ses vers jusque dans les chaumières de la Mésopotamie, pour en bannir les chants depuis longtemps populaires de l'hérétique Harmonius[2]. Le plus grand nombre des Cantiques de saint Éphrem

[1] Vit. Ephr. Sozom., lib. III, c. XVI. S. Greg. Nyss. Theod. Hist. eccl., l. IV, c. IX.

[2] Assem. Bibl. orient., p. 47, t. I.

me paraît plus remarquable, je l'avoue, par l'exactitude du dogme que par l'inspiration lyrique ; son génie fut arrêté sans doute par la nécessité de suivre pas à pas l'hérétique édessien, dont il adoptait souvent le rhythme et les airs, chantés depuis deux siècles[1] dans l'Osrhoène.

Mais son âme toujours frappée des terreurs de l'autre vie et du néant des choses humaines se trouve plus libre dans les chants funèbres qu'il a composés[2]. Là, sa foi, son mépris du monde et de ses biens trompeurs, sa tendre pitié pour la souffrance, trouvent des cris déchirants qui pénètrent jusqu'au fond du cœur. C'est l'homme sur son lit de mort, entouré de tout ce qu'il aima sur la terre qu'il abandonne sans retour[3], ou les tombeaux qu'Éphrem ouvre aux yeux de tous[4] pour interroger les ossements desséchés qu'ils renferment sur la vanité des biens terrestres ; tantôt ange de mort, il fait entendre aux hommes les menaces du dernier jour, tantôt messager d'espérance, il vient consoler leur douleur et sécher leurs larmes en leur montrant une autre patrie.

Ces hymnes innombrables qui embrassent toutes les conditions humaines, depuis l'évêque et le monarque jusqu'à l'enfant enlevé à l'amour d'une

[1] Assem. Bibl. orient., t. I, p. 47.
[2] Oper. Ephr., t. III, syr. lat. à pag. 225 ad pag. 359.
[3] Ibid., p. 284, 285.
[4] Ibid., p. 258

mère, sont encore chantées dans les funérailles de la Syrie[1].

Saint Éphrem les avait enseignées lui-même à ses disciples édessiens : chaque dimanche, placé au milieu du peuple fidèle, dans un des temples de la ville, il lui apprenait à répéter les chants de l'Église[2]. On les enseignait alors dans les écoles chrétiennes de l'Orient, comme ils le furent depuis dans celles de saint Grégoire et de Charlemagne, et, avant ces grands hommes, par saint Germain lui-même dans la vieille basilique qui porte aujourd'hui son nom[3].

« Saint Ephrem, dit M. Villemain, ne fut pas seulement le poëte théologien du peuple, tous les événements qui occupaient ou affligeaient l'empire excitaient son génie non moins zélé pour la patrie que pour l'Église[4]. » Outre le poëme sur la ruine de Nicomédie que cite l'illustre auteur du *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle*[5]; les Syriens[6] nous ont conservé le souvenir d'un chant de triomphe sur la mort de Julien l'Apostat. Témoin des craintes du peuple chrétien d'Édesse dont le prince philosophe avait juré de se venger au retour

[1] T. III, syr. lat. præfat.

[2] Vit. S. Ephr. op., t. III, syr. lat., p. 54.

[3] Fortunat. Carm., lib. II, 8. Voyez aussi M. Ozanam, Civil. chez les Fr., p. 455.

[4] Tabl. de l'éloq. chrét. M. Villemain, p. 254.

[5] Ibid., p. 256.

[6] Catal. lib. syr.. Ebedj. ap. Assem., t. III, p. 63.

de la Perse[1]; devenu sans doute, durant ces jours de terreur, la consolation de sa patrie, comme Chrysostome fut plus tard celle d'Antioche dans une circonstance presque semblable, saint Éphrem à la nouvelle de la mort du tyran, fit éclater sa joie dans un cantique de reconnaissance. Ces accents retentirent dans tout l'Orient, et saint Grégoire de Nazianze nous en offre peut-être un écho affaibli dans le discours qu'il composa sur le même sujet[2].

Lorsque le saint docteur vit sa ville bien-aimée rassurée contre les terreurs des vengeances impériales, il la quitta pour un long voyage en Égypte encore entouré par les légendaires de merveilleuses circonstances[3] et terminé par cette célèbre visite à saint Basile racontée par M. Villemain[4].

Une nouvelle et sublime mission l'attendait à son retour dans Édesse, celle de réformer par ses prédications, les mœurs relâchées des chrétiens, comme il avait combattu les erreurs des hérétiques.

Lorsque ce diacre auquel saint Basile venait d'imposer les mains, paraissait exténué de jeûnes et de veilles dans la chaire d'Édesse, devant ce peuple qui l'avait arraché à la solitude, on conçoit sans peine la puissance qu'il devait exercer sur ses

[1] Bayer. Hist. Osrh., p. 221 et suiv.

[2] Oper. S. Greg. Nazianz.

[3] Vit. S. Ephr. ex anon. syr. Assem. Bibl, or., t. I, p. 40 et suiv.

[4] Tabl. de l'éloq. chrét. au IVe siècle, p. 251 et suiv.

auditeurs : le plus souvent, il commençait ses discours d'une manière simple et facile, on dirait presque un poëte des temps antiques appelant autour de lui la foule charmée de ses accents :

« Venez, mes bien-aimés, venez, mes pères et « mes frères, troupeau chéri du pasteur céleste, sol- « dats qui combattez sous les drapeaux du Christ, « venez, mes enfants, venez entendre un discours de « salut pour votre âme. Travaillons ensemble pen- « dant que dure encore ce jour de fête, à gagner la « vie éternelle... Que les larmes coulent de vos yeux, « que votre âme s'ouvre à la céleste lumière, venez « tous, sans distinction, riches et pauvres, prin- « ces et sujets, jeunes gens et vieillards, fidèles de « tout âge qui voulez avoir part à l'héritage céleste[1]. »

Ainsi Éphrem s'emparait des cœurs par de douces paroles, mais bientôt de son âme apostolique s'échappaient des plaintes et des soupirs. Souvent après avoir tenu les fidèles suspendus entre la crainte et l'espérance, il faisait retentir, comme nous l'avons vu dans un autre exemple[2], les vérités qui lui étaient si familières de la mort et du jugement. A mesure qu'il parlait, ses auditeurs sentaient pénétrer dans leur âme avec le remords une terreur involontaire, et ces mêmes hommes qui avaient profané les rives du Daïsan par le spectacle de leurs fêtes païennes, commençaient à trembler

[1] Oper. Ephr., t. I, gr. lat., p. 28.
[2] Plus haut, p. 55.

sous la parole de l'orateur sacré. Bientôt de sourds gémissements s'échappaient de toutes les poitrines, et enfin la douleur s'ouvrant un libre cours faisait retentir le temple de cris et de sanglots. Éphrem lui-même, par un mouvement si puissant sur la multitude, s'arrêtait comme frappé de terreur et semblait ne pouvoir continuer son discours[1].

Alors commençait une scène telle que nous n'en trouvons point d'autre exemple dans les annales de la prédication apostolique. Du sein de cette foule épouvantée s'élevaient des voix confuses qui interrogeaient l'orateur et lui demandaient de continuer ces effrayantes peintures. Éphrem ajoutait un trait nouveau à ce tableau terrible et s'arrêtait immobile de stupeur, et la foule reprenait encore son dialogue. Ainsi la foi vive de cet homme simple, auquel les préceptes de l'art étaient inconnus, captivait ces intelligences Syriennes par l'éloquence tout apostolique de sa parole.

M. Villemain[2] a déjà donné un exemple de cette prédication dialoguée ; on me permettra d'en citer un autre à peu près semblable, mais peut-être plus terrible encore. Tout rappelle d'ailleurs dans ce discours les formes de langage des écoles chrétiennes, et je croirais sans peine qu'il était prononcé devant les jeunes disciples de saint Éphrem.

[1] S. Greg. Nyss. Encom. S. Ephr. oper. Ephr., t. II, gr. lat., p. 209 et seq., p. 377 et seq.

[2] Tabl. de l'éloq. chrét., p. 264

L'orateur vient de rapporter ce passage de Daniel[1] où le prophète décrit les préparatifs du dernier jugement, le trône de Dieu étincelant de lumière, les fleuves de feu qui l'entourent, et les milliers d'anges qui sont près de lui ; enfin le jugement commence, le livre est ouvert[2] :

« O gémissements, ô larmes cruelles, s'écrie « Éphrem, lorsque nos yeux verront d'un côté « apparaître le royaume des cieux, de l'autre s'en- « trouvrir les éternels abîmes, et au milieu, le « genre humain tout entier, depuis Adam notre « père commun jusqu'au dernier homme et cette « foule immense tombant la face contre terre... »

Il s'arrête et aussitôt du milieu de ceux qui l'entourent, une voix lamentable s'élève : « Maître, « dis-nous ce qui doit suivre et comment nous « serons tous jugés. »

« Alors, disciples aimés du Christ, tous les hom- « mes se tiendront debout, la tête baissée vers la « terre, tremblants entre la damnation et le salut, « entre la vie et la mort, entre la joie et les supplices « éternels. Ils verront leurs frères paraître devant « le redoutable tribunal pour être interrogés avec « rigueur, ceux surtout qui auront vécu dans la né- « gligence de leurs devoirs. A ce spectacle, ils « courberont leur front dans la poussière au sou- « venir de leurs propres péchés ; et leurs œuvres

[1] Daniel, 7.

[2] Oper. Ephr. gr. lat., t. II, p. 215.

« bonnes et mauvaises leur seront représen-
« tées. »

Il continue ainsi décrivant à chaque interrogation qui lui est adressée, les circonstances diverses du jugement et après chacune d'elles, s'arrêtant de nouveau baigné de larmes, et protestant qu'il ne peut continuer cette effrayante narration.

Enfin ses auditeurs lui adressent une dernière demande : « Maître, dis-nous comment les damnés
« seront envoyés dans les supplices ? »

Et lui, dit le texte même de ses œuvres[1] interpolé sans doute par un de ses disciples, versant d'abondantes larmes et se frappant violemment la poitrine : « Mes frères bien-aimés, qu'il est triste et
« désolant le récit que vous me demandez ; heure
« effrayante et terrible, malheur, malheur à moi !
« comment oserai-je raconter, qui de vous pourra
« supporter les angoisses de ce moment suprême ? »

Puis il représente les hommes se quittant une dernière fois sans espoir de retour ; les évêques séparés des évêques, les prêtres des prêtres, les pères de leurs enfants, les mères de leurs filles, les rois et les puissants du siècle chassés comme un troupeau d'esclaves, et il continue :

« Alors ces infortunés, poussés par des anges
« menaçants, flagellés, brisés de coups, avanceront
« en rugissant avec des grincements de dents. Ils
« se retourneront pour tâcher d'apercevoir une fois

[1] Oper. Ephr., t. II, gr. lat., p. 219.

« encore les justes dont ils sont séparés, et la béa-
« titude éternelle qu'ils ont perdue; et les voyant
« disparus sans retour... ils pleureront amèrement.
« Cependant ils approcheront de ce lieu de larmes
« et de supplices, où ils seront de nouveau séparés
« les uns des autres et livrés à tous les tourments.
« Alors voyant leur sentence suprême accomplie et
« tout espoir désormais perdu, ils s'écrieront avec
« des hurlements de rage : « ...Oh ! comment les
« vanités du siècle nous ont-elles séduits... à quoi
« nous a servi le monde, où est le père de qui nous
« tenons la vie, la mère qui nous a nourris, où sont
« nos enfants, nos amis, nos richesses, nos plai-
« sirs ? »

Il les fait entendre enfin jetant un dernier cri de désespoir vers le ciel : « Adieu ! saints et justes dont
« nous sommes séparés; adieu ! amis, parents, en-
« fants chéris; adieu ! apôtres, prophètes et martyrs
« du Seigneur; adieu ! sainte mère du Sauveur, qui
« avez tant prié pour notre salut; mais nous avons
« rejeté loin de nous le salut et la pénitence; adieu !
« croix vénérable et sainte; adieu ! jardin de délices
« que le Seigneur avait formé pour nous... adieu !
« royaume du ciel qui n'auras point de fin, nous ne
« vous verrons plus... nous sommes plongés dans
« un abîme sans fond et sans repos. »

On comprend aisément tout ce que cette éloquence apostolique produisait de terreur sur les chrétiens pleins de foi des premiers siècles. Ce

n'était pas néanmoins dans ces effrayantes peintures qu'excellait le génie du saint docteur, l'onction de la charité, les larmes qui coulaient sans cesse de ses yeux, donnaient à ses paroles une grâce touchante. Saint Grégoire de Nysse [1] en parle avec admiration, et dans son familier langage, que nous regretterions de ne pas reproduire, prétend que saint Éphrem a fait mentir le proverbe : Prêcher la compassion à un rocher, en touchant des âmes plus dures encore.

Nous ne citerons pas après M. Villemain [2] le passage d'un discours sur l'aumône, où paraît toute la miséricordieuse charité de ce tendre père ; sa pitié pour les malheurs de ses frères ne se bornait pas à de stériles exhortations, et la dernière action de sa vie fut le triomphe de sa charité [3]. Plus de trois cents malades furent recueillis chaque jour par ses soins sous les portiques d'Édesse, durant une longue famine : bienfaisance généreuse autant que difficile à une époque où l'autorité demeurait impuissante à soulager les maux que ses exactions avaient créés, et dans une ville où la négligence des gouverneurs Romains laissait à l'évêque le soin de construire des ponts, de relever les murs de la cité, et de réparer les voies publiques [4].

[1] S. Greg. Nyss. Encom. S. Ephr. oper. Ephr., t. I, gr. lat., p. 8-9.

[2] Tabl. de l'éloq. chrét., p. 259.

[3] Oper. Ephr., t. I, gr. lat., p. 40.

[4] Chron. Edess., Bibl. orient.. Assem., p. 405.

Ce fut le dernier acte de la vie d'Éphrem. Quelque temps après, ses disciples, accourus à la nouvelle de sa fin prochaine, entourèrent son lit de mort[1]. Cette âme apostolique, ce génie sublime, ne voulut pas quitter la terre sans lui laisser un dernier adieu. Ce fut le chant du cygne ; jamais parole humaine ne fut plus touchante[2]. Il se représente comme le voyageur qui a terminé sa course, comme le prisonnier qu'on va plonger dans les ténèbres, comme la lumière vacillante de la lampe qui s'éteint. Les terreurs de sa vie le poursuivent encore jusque sur son lit de mort ; il tremble à la pensée du jugement qu'il va subir ; puis il revient à des pensées plus douces :

« Seigneur Jésus, que ce soit vous qui jugiez « Éphrem ! ne le laissez point juger par un autre, « car celui que Dieu juge trouve miséricorde dans « sa justice même. »

Puis il s'adresse à ses disciples : « Approchez-« vous de moi, que vos mains viennent fermer mes « yeux. C'en est fait, je vais quitter ces lieux, désor-« mais nous ne vivrons plus ensemble ; oui, je le « jure par vous, par moi-même, Éphrem ne se relè-« vera plus du lit de mort sur lequel il est étendu… « je succombe sous le poids de la douleur… la ma-« ladie m'a brisé. »

Il repasse ensuite les travaux de sa vie, sa pau-

[1] Vit. S. Ephr. ex anon. syr., t. III, syr. lat., p. 54.
[2] T. II, gr. lat., p. 295 et suiv.

vreté, ses souffrances, et ordonne de l'ensevelir sans pompe dans le cimetière des étrangers, lui, toujours étranger sur la terre. Mais il ne peut se séparer de ses disciples sans leur inspirer une dernière fois, par ses anathèmes, l'horreur profonde de l'hérésie.

« Si l'un de vous abandonnait jamais son Dieu, « qu'il soit errant dans l'univers comme Caïn ; s'il « fait le fils moindre que le père, que la terre s'en« trouvre pour l'engloutir ; s'il parle contre l'Esprit « saint, qu'il n'obtienne point de miséricorde ; s'il « se sépare de l'Église, que son corps se couvre de « lèpre comme celui de Giézi, et s'il abandonne ma « doctrine, qu'il périsse de la mort de Judas. »

Ainsi, cette âme si pleine de douceur et de miséricorde, devenait inflexible lorsqu'elle devait défendre la foi. Enfin, après de longs discours, le saint docteur demande encore à ses disciples de le soutenir par leurs prières dans ce dernier combat, et de faire mémoire de lui dans l'assemblée sainte ; puis, il les bénit d'une voix défaillante et tourne ses regards vers le ciel :

« Je te salue, dit-il, ange conducteur, toi qui « viens séparer mon âme de mon corps, pour « la porter aux demeures qui l'attendent jusqu'au « jour de la commune résurrection. »

Saint Grégoire de Nysse[1] a donné une fin mer-

[1] Encom. S. Ephr., in fin. Oper. Ephr., t. I, gr. lat., p. XVII-XVIII.

veilleuse à cette vie pleine de miracles : « Éphrem « est allé se reposer, dit le saint évêque, dans le sein « même de Dieu, comme dans un port à l'abri des « orages ; au moment où cette âme bienheureuse en- « trait en la possession du royaume céleste, je me « figure que toutes les vertus qu'il avait cultivées « durant sa vie, vinrent au-devant de lui pour lui « apporter des couronnes. A leur tête, paraissait la « divine Charité. »

Telle fut la mort de saint Éphrem ; ses menaces et ses prières furent inutiles, tous les Édessiens assistèrent à ses funérailles[1]. Peu de temps après, on transporta son corps dans la grande église[2], où sa mémoire, consacrée par la double gloire de la sainteté et du génie, est restée vivante et vénérée.

Les Ariens, dont il avait su contenir la fureur, excitèrent bientôt une violente persécution[3] contre les catholiques de l'Osrhoène.

Le saint docteur semblait avoir prévu le triste dénoûment de ces controverses où, de part et d'autre, on se laissait entraîner souvent à de déplorables excès[4]. « Qui pourrait retenir ses larmes, disait-il, en voyant des concitoyens oublier même les ennemis du dehors pour courir les armes à la

[1] Vit. S. Ephr. oper., t. III, syr. lat., p. 64.
[2] Ib. ibid.
[3] Chron. edess., Bibl. orient. Assem., t. III, p. 398.
[4] Oper. Ephr., t. III, syr. lat.

main les uns contre les autres, et par leur amour des controverses allumer la guerre civile ? »

Saint Barsès, évêque d'Édesse, fut exilé en Égypte par l'ordre de Valens[1], fidèle à la vieille politique qui reléguait saint Athanase à Trèves et saint Hilaire en Asie pour mieux détruire leur puissance. Un grand nombre de prêtres et de fidèles prirent avec lui le chemin de l'exil. On remarquait parmi eux S. Euloge, qui devait monter plus tard sur le siége épiscopal d'Édesse, et Protogène, dont Théodoret[2]

[1] Chron. Edess. Ap. Assem. Bibl. orient., p. 398, t. I, Cf. Théod. Hier. eccles.

[2] Théodor., Hier. eccles., lib. IV, c. XVI. Ruff., II, c. V.

Voici la traduction latine du texte de Théodoret. (Hist. eccles., lib. IV, c. XVIII.) « Porro Eulogium qui cæteris præerat, et Protogenem secundi post illum loci, præfectus *in urbem Antinoum* relegavit. Ego verò eorum virtutem non patiar oblivioni tradi : nam quum, reperto illic episcopo communionis suæ, ecclesiasticis conventibus interessent, et paucitate coeuntium animadversa, causam siscitati, incolas urbis gentiles esse didicissent, dolore affecti sunt, uti par erat, et infidelitatem civium deplorarunt. Nec tamen dolorem ac luctum sibi sufficere existimarunt, sed omni ope incubuerunt ut eorum morbum sanarent. Ac divinus quidem Eulogius in cellula inclusus, diù noctuque universorum Deo supplicabat. Admirandus autem Protogenes in sacris litteris eruditus et notarum peritus, cùm, locum opportunum nactus, scholam ibi ac ludum litterarium instituisset, puerorum magister factus est, simulque illos et per notarum compendia scribere docuit, et in divinis eloquiis erudivit, nam et Davidis cantica eis dictabat, et ex apostolicis libris, ea ipsa quæ utilissima ipsis essent, ediscere eos jubebat. »

Que penser après un témoignage aussi formel de ce que dit sur l'école d'Édesse l'auteur de *la Discipline de l'Église*, t. 1, part. II, liv. IX, p. 214? « Théodoret parle dans son

nous a raconté l'histoire et que Thomassin a cru faussement le fondateur de l'école édessienne ; mais il ne fut, comme le pense Assémani, que le successeur ou peut-être le collègue de saint Éphrem dans cette institution célèbre.

Cependant les disciples du saint docteur continuèrent bientôt ses enseignements et ses pacifiques combats contre l'erreur; mais c'est à peine si le nom de quelques-uns d'entre eux a pu parvenir jusqu'à nous, protégé par la gloire de leur maître, et

histoire d'une école moins connue que celle d'Alexandrie, mais qui sera plus propre à nous apprendre quelles étaient les études des fidèles, et surtout des ecclésiastiques dans ces premiers siècles de l'Église. Le saint prêtre d'Édesse, Protogène, ouvrit une école où il enseignait aux enfants à écrire par notes abrégées, à chanter les psaumes, à méditer et apprendre par mémoire les écritures. » Et plus bas: « Il faut que cette école d'Édesse ait été bien célèbre; on peut le conjecturer par sa ruine. »

Le savant oratorien est tombé sans y prendre garde dans une grave erreur ; car en attribuant à Protogène la fondation de l'école d'Édesse, il la recule jusqu'en 380, longtemps après la mort de saint Éphrem (373), et peut-être deux siècles après sa véritable origine; Théodoret, dans le passage même que cite Thomassin, dit qu'il ouvrit une école à *Antinoüs*, lieu de son exil, et je m'étonne que ce savant écrivain ne l'ait pas remarqué. Mais ce qui pourrait surprendre davantage encore, c'est de voir son erreur relevée cependant par Assémani, dans sa *Bibliothèque orientale*, renouvelée chaque jour dans des ouvrages classiques dont le premier mérite devrait être l'exactitude. On peut le voir entre autres dans le *Cours de Théologie en français*, premier traité, ch. VI, art. 1, p. 102.

s'il faut en croire le témoignage de Sozomène[1], joint à celui des auteurs syriens[2], par le mérite même de leurs ouvrages.

Zénobius, diacre d'Édesse[3], comme le saint docteur auquel il succédait, eut pour disciple Isaac, le prêtre célèbre d'Antioche. Les louanges que donne Éphrem à la noble ardeur de sa foi et de son génie[4], doivent nous faire regretter la perte des ouvrages qu'il composa[5]. Aba, Siméon, Mara et Abraham

[1] Sozom. Hist. eccles., lib. III, c. XVI.

[2] Ebedjes. ap. Assem., t. III, Vit. Sti Ephr. oper., t. III, syr. lat., p. 39.

[3] Id. ib.

[4] Testam. Ephr. oper., t. II, gr. lat. in fin.

[5] Voici comment saint Éphrem parle de ce disciple et des quatre suivants dans le testament dont nous avons déjà cité quelques passages (t. II, gr. lat. 402-403) :

« Zénobius le Gaziréen, chasseur et guerrier intrépide, que tes paroles, semblables au feu, consument les ronces des fausses religions, que tes discours détruisent les sectes hérétiques comme la flamme qui dévore une forêt; nouveau David, cours sur ces autres Goliath, enfants du mensonge ; revêts l'armure des prophètes, prends le casque des apôtres, Dieu te soutiendra comme une invincible armée.

« Aba, homme admirable, que le Christ glorifie ta mémoire, que ton visage brille de l'éclat des anges, que ton front resplendissant de lumière comme celui de Moïse, annonce à ceux qui te voient que tu es le serviteur de Dieu. »

« Abraham, qui m'a pris pour maître, que le Dieu d'Abraham exauce tes vœux, qu'il mette sa sagesse sur tes lèvres... »

« Siméon, que Dieu entende ta prière lorsque tu l'invoqueras; lorsque tu entreras dans une ville, que ton nom remplisse son église, comme le vin remplit la coupe du sacrifice, que les vierges et les jeunes épouses accourent vers toi, pour

nous sont surtout connus par les poétiques symboles sous lesquels le docteur syrien en a conservé le souvenir.

Leur enseignement paraît, suivant le témoignage de l'historien de saint Éphrem, dirigé en grande partie, comme celui de leur maître, contre les hérétiques. Il ne fut même, s'il faut en croire cet auteur, ni sans fruit ni sans éclat; leur controverse dogmatique ouvrit les yeux d'un grand nombre d'âmes égarées, et les fit rentrer dans le sein de l'Église. Zénobius, le seul dont les travaux soient parvenus jusqu'à nous, réfuta les erreurs de marcion, longtemps célèbres dans la Mésopotamie.

A côté de ces disciples fidèles apparaissent encore dans le testament de leur maître[1] et dans le

apprendre à régler leur vie, pour recevoir les bienfaits de ta parole, pour éclairer leurs âmes par tes enseignements; que ton nom parvienne jusqu'aux extrémités du monde, béni comme celui du médecin dans un camp. »

« Mara d'Aghel, âme pure et simple, plus encore par la volonté que par la nature, que celui dont l'espérance t'a soutenu au milieu des tribulations que nous avons traversées ensemble, te donne la récompense des saints dans le royaume de la justice. »

[1] « Arvad, homme rapace, que ton nom soit effacé du livre de vie, car tu as rejeté le vin du Christ, pour boire la lie du péché, le fils de Dieu que ta bouche a maudit te demandera compte de tes blasphèmes. »

« Paulonas, que ta mère soit maudite, que maudit soit le sein qui t'a porté, parce que tu as embrassé toutes les hérésies, tu as aimé toutes les controverses. tu verras le fruit de ton travail t'échapper, comme le marchand voit périr ses richesses.

récit des historiens, deux élèves du saint docteur qui abandonnèrent la foi de l'Église, Arvad, qui nous est inconnu, et Paulonas, prêtre d'Édesse, qu'Éphrem appelait quelquefois le nouveau Bardésane[1], et dont Sozomène[2] vante l'éloquence. L'amour de la gloire, le désir de dominer, causèrent sa perte et l'entraînèrent dans l'erreur[3].

Le dernier disciple de saint Ephrem fut un neveu de ce grand homme, Absamias, prêtre de l'église édessienne, dont les poésies, citées par les chroniques d'Édesse[4] et par Denys[5], patriarche des Jacobites, furent fameuses dans l'Orient. Elles chantaient les premières invasions des Huns dans ces belles provinces que les empereurs de Constantinople étaient impuissants à protéger contre les barbares.

Vers le même temps Isaac le grand, disciple de Zénobius, consolait dans ses vers Antioche à demi ruinée par un tremblement de terre; sa voix austère faisait entendre de graves paroles à la métropole de la Syrie[6]. « La terre a parlé pour

La vérité, que tu as abandonnée, te fera servir d'exemple à ses vengeances, car tu as mis ta confiance dans un roseau brisé, tu as rejeté l'arbre de la foi.

[1] Vit. Sti Ephr. loc. cit.

[2] Hist. eccl. lib. III, c. XVI.

[3] Gennad. Catal. script. ecclesiastic.

[4] Chron. Edess. ap. Assem. Bibl. or., t. I, p. 401.

[5] Assem. Bibl. orient., t. I, p. 169.

[6] Cit. ap. Assem., Bibl. orient., 209 et sq., t. I.

nous retirer de notre sommeil et nous avertir de l'approche du dernier jour : semblable à la voix du tonnerre dans les nuées, elle s'est fait entendre jusque dans nos demeures. Le glaive des Huns nous a frappés, les Arabes nous ont percés de leur lance, et cependant nous dormons encore. » C'était, dit un historien[1] de Syrie, comme un écho lointain des chants où saint Éphrem pleurait la ruine de Nicomédie, c'est aussi la dernière fois que nous retrouverons dans cette histoire le souvenir du saint docteur, que les Syriens avaient surnommé dans leur poétique et gracieux langage, la lyre du Saint-Esprit[2].

[1] Assem., Bibl. orient., t. I, p. 209 et suiv.
[2] Catal. libr. syr. Ebedj. Assem., t. III, p. 60.

CHAPITRE III.

IBAS ET SES SUCCESSEURS.

(412—489.)

Pendant que les derniers disciples d'Éphrem continuaient sur les bords de l'Oronte les enseignements de leur maître, l'école d'Édesse était entrée sous des docteurs nouveaux dans la voie qui devait la mener à sa ruine.

L'hérésie de Nestorius, oubliée dans les lieux où elle avait pris naissance[1], semblait comme tant d'erreurs plus anciennes, qui n'avaient eu qu'une vie d'un jour, ne devoir pas survivre au fougueux patriarche de Constantinople, lorsqu'elle trouva dans l'Athènes de Syrie un asile inespéré et d'infatigables défenseurs[2].

Ibas, docteur de l'école édessienne, probablement formé aux sciences sacrées par les disciples de saint Éphrem, fut le plus fameux de ces nouveaux apôtres de l'hérésie[3]. Cumas et Probus[4],

[1] Assem., dissert. de syr. Nestor, t. IV, Bibl. orient., p. 57.

[2] Simeo Beth. Arsam, Epist., cit., t. I, Bibl. orient., p. 346 et suiv.

[3] Epist. Sim. Beth. Arsam. Catal. Ebedjes., cit. B. or., t. III, p. 85.

[4] Catal. Ebedj., loc. cit. Cf. annot., Assem., t. III, Bibl. orient., p. 85.

comme lui successeurs de tant d'hommes illustres dans les auditoires d'Édesse, partagèrent ses travaux sans obtenir sa douteuse renommée.

Cette école reçoit à la fois de leurs mains la philosophie d'Aristote et les erreurs de Nestorius. Singulière coïncidence, où nous trouverons peut-être quelques lumières nouvelles pour l'histoire de la philosophie dans les premiers siècles du christianisme.

Mais avant de nous engager dans cette discussion, on nous permettra de jeter un coup-d'œil rapide sur la situation, où des témoignages plus précis nous montrent l'école de l'Osrhoène dans cette dernière période de son existence.

Les historiens de Syrie, comme les écrivains de l'Église grecque, lui donnent, à dater de cette époque, le nom nouveau d'école[1], ou, comme le traduit Thomassin[2], d'académie des Perses. Elle le dut aux nombreux sujets du grand roi, que ses docteurs comptaient parmi leurs disciples.

Nous avons déjà vu des étrangers venus des bords du Tigre, dernière limite de la domination romaine dans l'Orient, prendre part aux enseignements de saint Éphrem. Peut-être même tous ceux que nous avons nommés parmi ses disciples,

[1] Assem., t. I, p. 203, 351, 406, t. II, p. 402, 406, etc. Théod. *Lect.*, lib. II, p. 558.

[2] Discipl. de l'Église, t. I, part. I, liv. II, chap. IX, p. 241.

avaient-ils reçu le jour dans ces contrées lointaines. Car Mara d'Aghel et Zénobius de Gazira, les seuls dont nous connaissions la patrie, étaient nés sur les frontières de la Perse[1], et, comme leur maître, l'avaient abandonnée pour une patrie nouvelle, plus savante et plus sainte que la première.

Ces étrangers venaient puiser dans la ville des Abgars à une source plus pure les enseignements de la religion et la connaissance de la littérature syrienne[2]. S'il faut en croire saint Épiphane, les Perses admiraient le profond génie de cette langue[3], que Photius[4], dans son naïf enthousiasme, semblait croire la première cause de la force et de l'élévation du discours, chez les écrivains de cette nation privilégiée.

On sait que des trois dialectes usités en Syrie, celui d'Édesse était à la fois le plus gracieux et le plus pur[5]. Narsès le conserva même longtemps à l'école de Nisibe, et ce ne fut que cinquante ans après la dispersion de celle d'Édesse, que Jean de Huz le remplaça dans son enseignement par celui de la Mésopotamie orientale[6].

[1] Assem., Bibl. orient., t. IV, p. 714 et 751.
[2] Ibid., t. I, p. 351.
[3] S. Épiph., Hær., LXVI.
[4] Voy. M. Villemain, Tableau de l'Éloq. chrét. au IV[e] siècle; p. 254.
[5] Assem., Bibl. orient., t. I, p. 471.
[6] Ibid., t. III, p. 100.

A côté de ses études, propres aux contrées mêmes où se trouvait l'école d'Édesse, on en vit successivement fleurir d'autres non moins importantes. La langue, et plus tard la philosophie des Grecs, sur laquelle nous aurons bientôt à nous étendre davantage, y avaient obtenu de bonne heure droit de cité. Moyse de Chorène nous apprend dans son *Histoire de l'Arménie*, qu'après la conquête des Romains, et grâce aux soins des préfets de l'Osrhoène, la littérature grecque fut mise en honneur parmi les jeunes écoliers d'Édesse, et que l'on y compta deux enseignements distincts, celui du syriaque et celui du grec [1].

Nous avons déjà vu la langue d'Homère cultivée à Édesse, et les disciples de Bardésane traduire dans cet idiome les œuvres de leur maître. Plus tard, les élèves d'Éphrem firent connaître de même à l'Occident quelques ouvrages du saint docteur; mais l'étude du grec ne fut jamais plus populaire

[1] Moses Chorenensis, Hist. Armen. (Lond. 1741), p. 149-150. Assemani semble distinguer deux écoles à Édesse; mais les raisons sur lesquelles il s'appuie ne me paraissent pas suffisamment fondées, et, dans tous les cas, on ne pourrait voir là qu'une question de mots, puisque, suivant ce savant homme, elles auraient eu toutes deux le même but, l'enseignement du syriaque et de la religion chrétienne, et, d'après les textes qu'il cite lui-même, auraient toutes deux été soumises à l'évêque; enfin, si l'on veut qu'il ait existé simultanément à Édesse deux *écoles* séparées, il faut admettre qu'il y en a une sur laquelle on ne sait rien.

à Édesse qu'à l'époque de cette histoire où nous sommes parvenus, puisque ses docteurs y prennent pour texte même de leur enseignement des ouvrages grecs qu'ils traduisent en syriaque.

La traduction me paraît en effet le grand travail tracé d'avance à l'école d'Édesse par sa position géographique. Placée sur les limites de la civilisation grecque, comme sur celles du monde oriental, cette savante institution pouvait, par une espèce d'échange, emprunter à l'une les œuvres de ses philosophes et de ses théologiens pour les répandre dans la Syrie, à l'autre ses anciennes traditions, ses poésies pleines de feu, enfin les monuments vénérables d'une église presque inconnue de l'Occident chrétien.

Autant que nous en pouvons juger par les rares documents qui nous restent de cette époque reculée, elle remplit une partie de sa mission providentielle. Nous venons de mentionner quelques ouvrages traduits par les docteurs édessiens; nous voyons encore, par les discours ascétiques de saint Éphrem, qu'Édesse possédait déjà les œuvres des Pères de l'Église grecque dans la langue de la Syrie, vers le milieu du IVe siècle; nous trouvons en effet dans les œuvres du saint docteur des extraits de saint Irénée[1] et de saint Athanase[2]. Heureuse si, après avoir ainsi profité des lumières de la Grèce,

[1] Ephr. oper., t. I, p. 223-234.
[2] Ibid., p. 249.

elle n'eût pas trouvé dans les hérésies de cette contrée le germe de pernicieuses erreurs.

A ces travaux purement littéraires se joignait, comme nous l'avons déjà dit, l'étude de l'Écriture sainte. C'était dans les livres sacrés que les enfants envoyés à Édesse par les habitants les plus riches de la Mésopotamie et de la Perse [1] apprenaient à lire, c'était en les copiant qu'ils se formaient à l'art d'écrire [2], leur jeune imagination restait ainsi frappée des maximes saintes qu'elle recevait avant toute autre connaissance humaine. La polémique, la liturgie et le chant ecclésiastique complétaient la série des études que les jeunes écoliers devaient parcourir [3]. S'il faut en croire les canons de l'école de Nisibe, probablement suivis par celle d'Édesse, à laquelle Narsès semble les avoir empruntés [4], on leur recommandait de ne point suivre les leçons des médecins, sans doute parce que ceux-ci mêlaient des pratiques superstitieuses à l'exercice de leur art.

La multiplicité des matières enseignées à Édesse semblait exiger le concours simultané de plusieurs docteurs dans ses auditoires. Eusèbe d'Émesse avait, suivant Sozomène, reçu les leçons de plusieurs d'entre eux. D'autres vinrent avec leurs élèves

[1] Assem., Bibl. orient., t. IV, p. 924.

[2] Voy. Pièces justific., p. 131.

[3] Ibid.

[4] Ibid.

entendre la lecture des commentaires de saint Éphrem sur la Genèse, et enfin nous venons de dire que Cumas, Ibas et Probus étaient à la fois à la tête de cette institution célèbre.

Il est difficile cependant de fixer d'une manière certaine le nombre de ces docteurs, à moins qu'on ne veuille le déterminer par celui des maîtres de Nisibe, qui étaient toujours au nombre de trois[1].

Ces docteurs n'étaient pas pour la plupart revêtus du sacerdoce, quelques-uns même, comme Bardésane, Harmonius, Macaire, n'entrèrent jamais dans la hiérarchie sacrée. Saint Éphrem reçut le diaconat à la fin de sa vie; et Zénobius son disciple eut le même rang dans l'Église.

Leur enseignement était soumis à l'autorité épiscopale. L'auteur de la vie de Rabulas[2] l'insinue clairement, en disant que l'école d'Édesse fut fondée par l'inspiration du Saint-Esprit : nous le voyons d'ailleurs, par les démêlés de ce même évêque avec Ibas et les autres docteurs, et par la sollicitude qu'il portait aux jeunes écoliers qu'il faisait souvent venir auprès de lui. L'empire partageait, il est vrai, cette puissance, Moyse de Chorène[3] nous apprend que les préfets de l'Osrhoène avaient sinon fondé, du moins augmenté considérablement l'école

[1] Voy. Pièces justific.

[2] Assem., Bibl. orient., p. 924.

[3] Moses Choren., Histor. Armen., p. 149-150.

d'Édesse, et nous la verrons détruite plus tard par un empereur.

Le nombre précis des élèves qu'instruisaient les docteurs du cinquième siècle, nous est inconnu; mais on peut conjecturer qu'il était considérable, puisque, peu d'années après, l'école de Nisibe, qui était, selon les plus savants orientalistes, la continuation de celle d'Édesse[1], comptait huit cents disciples sous un seul de ses trois docteurs[2].

Aussi l'école où se réunissaient les jeunes étudiants d'Édesse et où quelques-uns même demeuraient, suivant le témoignage de Siméon de Beth-Arsam[3] et la coutume universelle des écoles de Syrie[4], avait une très-vaste étendue. Zénon fit en effet élever une église sur le lieu même où elle était bâtie[5]. Or un temple chrétien des premiers siècles, avec ses nombreux édifices pour la demeure des ministres sacrés, et les diverses fonctions du culte et de l'enseignement religieux, occupait un espace considérable[6].

Remarquons encore comme une conséquence du fait que nous venons de citer, que l'école d'Édesse

[1] Assem., Bibl. orient., t. IV, p. 925.
[2] Ibid., t. III, p. 81, 437.
[3] Epist. Sim. Beth. Ars. Bibl. orient., t. I, p. 346.
[4] Voy. les pièces justificatives.
[5] Epist. Sim. Beth. Arsam., t. Bibl. orient., à p. 346.
[6] Bingham. Antiquities of the Christian Church, t. II, p. 378 et suiv.

ainsi séparée de tout édifice consacré au culte divin, puisqu'on éleva un temple sur ses ruines, ne ressemblait en rien à ces catéchuménats, attenants à l'église et jouissant comme elle du droit d'asile pour les coupables[1].

Je me la représente plus volontiers comme une de ces vastes écoles de la Grèce, où les philosophes donnaient les leçons de la sagesse antique à leurs disciples, plus attentifs, selon la malicieuse remarque de Cicéron[2], au signal des jeux de la palestre qu'à la sentencieuse parole du maître.

Je ne crois pas sans doute que le grave enseignement des docteurs de l'Osrhoène ait voulu s'entourer, même sous le climat voluptueux de la Syrie, comme celui des philosophes payens de la Grèce, de toutes les merveilles de l'art et de la nature. On ne devait pas trouver à l'école d'Édesse comme dans les jardins de l'Académie, ces ombrages rafraîchis par des eaux limpides dont parlent Plutarque[3] et le scholiaste d'Aristophane[4]; mais une vaste enceinte éloignait du moins les élèves du tumulte de la cité, et leur donnait ce repos si nécessaire aux travaux de l'esprit, ce calme laborieux d'où les écoles même ont pris

[1] Leo Novell, LXXIII, p. 264. Concil. Tull., c. XCII. Labbé, vol. VI, p. 1184.

[2] Tull. Orat., n° 8.

[3] Plut. Cim., t. I, p. 487.

[4] In Nub., p. 1001.

autrefois leur nom, suivant un ingénieux poëte[1] :

Schola græco nomine dicta est,
Grata laboriferis tribuantur ut otia musis.

Il est même probable que les docteurs d'Édesse avaient des auditoires séparés, comme un rescrit de Théodose[2] nous en montre au Capitole. Il est du moins incontestable, d'après les règlements que Narsès donna à l'école de Nisibe, et qu'il avait déjà suivis sans doute durant les vingt années de son professorat édessien, que les auditeurs étaient divisés en trois catégories distinctes, ayant chacune des études et des travaux fixés d'avance[3].

Aussi un archevêque français de Babylone[4], plus à portée que nous, au milieu des antiquités de l'église nestorienne, de connaître les traditions de son vaste diocèse, compare-t-il cette école à nos anciennes universités. « Dès le commencement des siècles chrétiens, dit-il, on avait établi à Édesse, sous la protection des lois, une école qui devint célèbre, et qui produisit des résultats semblables à ceux des universités d'Europe ; on y voyait venir des jeunes gens de tout l'Orient et principalement de la Perse, pour étudier les belles-lettres et la religion. »

Tel fut en effet le double objet de l'école édes-

[1] Ausone.

[2] Cod. Theod., lib. XIV, tit. VIII. Rescr. ad Obybr. urb. præf.

[3] Voy. les pièces justificatives, p. 131.

[4] Annales de la propag. de la foi, année 1830, t. IV, p. 22. (Lettre de Mgr Couperie).

sienne. Nous venons de dire que la littérature syrienne y était en honneur, et nous avons déjà remarqué qu'Harmonius et saint Éphrem y donnèrent un nouvel essor à la poésie de leur nation[1]. La religion était le but de ces études profanes et préliminaires. Il nous reste à la voir partager son domaine avec la philosophie d'Aristote dont le mélange devait fournir aux défenseurs de l'hérésie, des armes contre la vérité.

L'histoire des travaux et de l'influence pernicieuse des nouveaux docteurs qui succédèrent aux disciples de saint Éphrem dans l'école d'Édesse, peut se résumer en ces courtes paroles du catalogue d'Ébedjésu[2], évêque de Soba. « Ibas, Cumas et Probus traduisirent du grec en syriaque les écrits du commentateur (Théodore de Mopsueste) et ceux d'Aristote. » C'était la première fois que les œuvres du philosophe de Stagyre, étaient traduites dans une langue populaire de l'Orient barbare.

Nous avons remarqué déjà l'introduction simultanée dans l'école des Perses, des écrits de Théodore, le premier maître, le prédécesseur de Nestorius dans l'hérésie, et de ceux du philosophe de Stagyre. Mais un regard attentif en découvre bientôt la cause, dans l'histoire de la philosophie pendant les premiers siècles du christianisme.

[1] Voy. chap. I, p. 34 et chap. II, p. 70.

[2] Ebedjes. Sobens, Catal. script. syr., ap. Assem., Bibl. orient., t. III, p. 85.

Autant la religion chrétienne consacre les droits imprescriptibles de la raison humaine dans la recherche des vérités sur lesquelles est fondée notre croyance, autant elle devait repousser les monstrueuses erreurs de la philosophie des Grecs. Ces anciennes écoles païennes dont l'histoire se rattachait aux souvenirs les plus gracieux de la mythologie, comme à ceux de la gloire et des vertus mêmes des anciens sages, contribuaient d'ailleurs à retenir dans les erreurs enseignées par les philosophes, une multitude d'âmes séduites par les charmes du passé. Les formes dont se revêtaient le culte et les croyances antiques étaient devenues, après le triomphe de la religion et des idées nouvelles, le dernier lien qui retenait encore les sectateurs du paganisme[1].

L'Église comprit cette puissance et rejeta de son sein les systèmes des philosophes de la Grèce; les formes même de leur enseignement lui devinrent odieuses et ne purent pénétrer dans ses premières écoles[2].

Quelques docteurs essayèrent dans la suite d'enrichir l'Église des dépouilles de l'Égypte, comme saint Grégoire de Nysse le disait de son frère, l'immortel archevêque de Césarée[3], et cherchèrent dans les écrits des philosophes des preuves

[1] M. Villemain, Tabl. de l'éloq. chrét., p. 521.

[2] Brucker., Hist. critic. philos., t. III, p. 287.

[3] In Vita Mosis.

nouvelles des dogmes qu'enseignait le christianisme.

On connaît le long et précieux travail d'Eusèbe de Césarée[1] sur cette importante matière, et avant lui, saint Clément d'Alexandrie posait en ces termes les fondements de l'éclectisme chrétien[2] : « Quand je parle de philosophie, je n'entends ni celle de Zénon, ni celle d'Aristote, ni celle d'Épicure, mais tout ce qu'elles ont dit de vrai, tout ce qu'elles ont enseigné de juste, c'est ce choix que j'appelle philosophie. »

Ces principes du philosophe chrétien d'Alexandrie peuvent suffire pour nous expliquer la défaveur dont les Pères de l'Église frappèrent les doctrines du lycée. Les nombreuses erreurs d'Aristote sur Dieu, sur le monde, sur l'âme humaine, le firent rejeter par les défenseurs de la foi. Il leur semblait d'ailleurs que le langage des pêcheurs de Galilée devait éviter les déguisements de ces formes captieuses, sous lesquelles l'école péripatéticienne cherchait à égarer ses adversaires[3].

Les hérétiques au contraire s'emparèrent avec ardeur de cette méthode d'argumentation. L'obscur dédale des catégories si favorables aux vains com-

[1] Præpar. evangel., passim.

[2] Clement. Alex. Stromat.

[3] Les évêques d'un concile de Pont écrivaient à l'empereur, dans une lettre citée par Launoy : « Piscatoriè non aristotelicè loquimur. »

bats de mots, leur sembla plus propre à défendre leurs erreurs, que la simplicité du langage apostolique. « Ils cherchent, dit saint Irénée dans son traité contre les hérésies[1], à introduire les longues discussions et la subtilité aristotélique, dans les controverses de la foi. » Si nous voulions entrer dans l'examen plus approfondi des sectes qui divisèrent le christianisme, à peine en trouverions-nous quelques-unes auxquelles ces études fussent inconnues.

Selon saint Irénée[2], les carpocratiens adoraient Aristote aussi bien que Jésus-Christ. Les disciples de Théodote avaient, suivant Eusèbe[3], une estime singulière pour le philosophe de Stagyre; les Novatiens (Sozomène[4] et Socrate[5], nous l'apprennent) se formaient à toutes les subtilités de la dialectique. Suivant Théodore de Mopsueste[6], Sévère, chef de l'hérésie des Acéphales, avait longtemps étudié la philosophie du lycée. S. Basile[7], saint Cyrille[8] et l'historien Socrate[9], reprochaient aux eunomiens des études semblables : « Qu'avons-nous donc

[1] Adv. hæres., lib. II, cap. XIV.
[2] Iren., lib. I, cap. XXV, in fin.
[3] Euseb., lib. V, cap. XXVII.
[4] Hist. eccles. passim.
[5] Ibid. passim.
[6] Lib. de Incarnat. contr. hæres. ap. Launoy (de varia Arist. fort.), p. 16.
[7] Contr. Eunom., lib. I, ibid., p. 14.
[8] Assert. XI, contr. Eunom.
[9] Hist. eccles. passim

besoin, leur disait l'éloquent archevêque de Césarée[1], des syllogismes d'Aristote et de Chrysippe? » Saint Jérôme fait entendre les mêmes plaintes aux disciples de Lucifer[2] et de Pélage[3] et saint Épiphane[4] se joint à lui pour les adresser aux ariens. « Malheureux, disait encore le prêtre Faustin[5] à un de ces derniers hérétiques, cesse de te servir contre le Christ, seigneur de toute créature, des artificieux raisonnements d'Aristote. »

Quelques Pères de l'Église sentirent, il est vrai, la nécessité de se livrer aux mêmes études pour combattre avec des armes égales, les adversaires de l'orthodoxie, mais suivant l'expression de Launoy[6], qui l'emprunte à Virgile, on craignait encore les Grecs jusque dans leurs présents, et c'est à peine si nous comptons deux ou trois docteurs d'Alexandrie qui osèrent entrer dans cette voie[7].

Ainsi la philosophie d'Aristote, devenue parmi les chrétiens le partage presque exclusif des hérétiques, avait encore de longs siècles à traverser avant d'être dans l'Église la servante de la théologie, comme on disait au moyen âge[8], lorsque nous

[1] Loc. cit., contr. Eunom.
[2] Hier. Contra Lucifer. ap. Laun., p. 18.
[3] Hier. Contra Pelagian., lib. I.
[4] Epiph., Hæres., LXIX.
[5] Contra Arian., cap. II.
[6] Launoi, de varia Arist. fort., cap. I, p. 19.
[7] Euseb., Hist. eccles., VII, 33.
[8] Laun., Op. jam cit., p. 32.

la voyons entrer à la suite du nestorianisme dans l'école édessienne.

Parmi les sectes diverses qui cherchèrent dans la dialectique des armes contre l'Évangile, celle des nestoriens fut sans contredit la plus remarquable : Siméon, évêque de Beth Arsam, qui nous a laissé l'histoire de son origine dans la Mésopotamie[1], nous montre Artémon, Paul de Samosate, Diodore de Tarse et Théodore de Mopsueste, enseignant dès les premiers siècles du christianisme, les erreurs que le patriarche de Constantinople osa prêcher et soutenir publiquement dans son église. Suivant le même auteur, Théodoret de Cyr, autrefois condisciple de Nestorius[2] dans les écoles d'Antioche, et attaché à cet hérésiarque par une de ces amitiés d'enfance, qui résistent seules aux disgrâces comme aux erreurs de l'âge mûr, fit connaître aux docteurs édessiens, avec les écrits de Théodore de Mopsueste[3] où Nestorius avait autrefois puisé lui-même ses doctrines, l'hérésie condamnée par le concile d'Éphèse.

Or, il est constant que ces docteurs étaient tous versés, comme par une tradition de secte, dans les doctrines du Lycée. Eusèbe[4] reprochait à Artémon et à Paul de Samosate d'estimer Aristote et de

[1] Epist. Sim. Beth. Arsam, ap. Assem.
[2] Cave. Hist. litter., sæcul. Nestor., p. 261.
[3] Catal. script. Nestor. Ebedj., ap. Assem., t. III, p. 85.
[4] Hist. eccles., lib. VII, cap. XXVII.

chercher moins le langage simple des Écritures, que l'art de revêtir leur impiété de syllogismes. Diodore de Tarse[1] composa un ouvrage contre les erreurs de physique du philosophe grec. Théodore de Mopsueste était, selon Sozomène[2], très-habile dans toutes les doctrines des philosophes, et enfin Théodoret de Cyr[3] composa une démonstration par syllogismes de l'incarnation de Jésus-Christ.

Ainsi la philosophie d'Aristote, si fameuse dans l'Orient, serait parvenue d'hérétiques en hérétiques jusqu'aux Syriens et jusqu'aux Arabes eux-mêmes.

Nous pouvons observer encore avant d'abandonner le sujet que nous venons d'indiquer rapidement, que dans la pensée des Orientaux, ils auraient moins souscrit à l'hérésie de Nestorius, qu'ils n'auraient puisé à des sources communes, des doctrines semblables aux siennes; c'est ce que semble dire Siméon de Beth Arsam, et ce que prouve une curieuse anecdote rapportée par Assémani. Suivant cet écrivain[4], Acace, l'un des écoliers bannis de l'école d'Édesse par Zénon, pour avoir embrassé le nestorianisme, devenu dans la suite patriarche de Séleucie, et, comme tel, chef des nestoriens orientaux, étant venu en ambassade à Constantinople, prétendit n'avoir jamais suivi la doctrine de Nes-

[1] Cave. Hist. litter., sæc. Arian., p. 170.
[2] Sozom., lib. III, cap. VII.
[3] Cave. Hist. litter., sæc. Nestor., p. 262.
[4] Assem. Bibl. orient., t. III, p. 383, init.

torius, et ignorer même le nom de cet hérésiarque.

Les nouvelles générations de disciples confiées aux soins d'Ibas et des autres docteurs de l'école des Perses, vinrent puiser à ces sources empoisonnées les germes de l'erreur. Les maîtres hérétiques gagnèrent bientôt à leur sentiment un grand nombre d'écoliers et quelques membres du clergé d'Édesse[1], dont Rabulas était alors (an 412) évêque[2].

Miraculeusement converti par saint Alexandre Acémète, il portait dans l'épiscopat le zèle ardent d'un néophyte[3]. Aussi ne put-il voir sans douleur une hérésie condamnée par l'Église, s'introduire parmi les fidèles de l'Osrhoène, et pénétrer jusque dans l'école des Perses. L'évêque avait toujours témoigné pour cette illustre institution une paternelle sollicitude : deux fois par mois il faisait venir dans son palais, les jeunes païens que leurs parents envoyaient étudier le syriaque à Édesse, et les instruisait doucement des vérités de la religion[4].

Ce passage de la vie de saint Alexandre, confirme une remarque que nous avons déjà faite, et nous montre que l'école d'Édesse recevait indistinctement les jeunes gens païens et chrétiens. Nous avons vu de même cet enseignement chrétien

[1] Epist. Sim. Beth. Arsam.
[2] Chron. Edess., ap. Assem., voy. pièces justific.
[3] Vita sancti Alexandri. Acæm., Bolland., ad 15 januar.
[4] Ibid.

donné à des enfants infidèles par le saint prêtre Protogène, qui se servait de ce moyen pour les amener à la foi.

Inquiet de voir le nestorianisme faire de rapides progrès malgré ses efforts, Rabulas assemble un concile où sont anathématisées une fois encore les erreurs qu'avaient enseignées Nestorius[1]. Saint Cyrille, l'ardent prédicateur de la foi catholique, le félicite d'être devenu la colonne et l'appui de la vérité[2] dans les provinces orientales, en s'efforçant d'arracher la nouvelle racine que le nestorianisme venait de trouver dans son défenseur de Cilicie. On sait que Mopsueste était située dans cette province voisine de l'Euphrate.

Animé sans doute par les exhortations et les louanges de l'évêque d'Alexandrie, Rabulas ordonne à tous les membres de son clergé et à ceux de l'école des Perses[3], de brûler les écrits de Théodore, menaçant de rejeter de sa communion tous ceux qui résisteraient à ses ordres[4].

Les rigueurs furent néanmoins de courte durée[5];

[1] Renaud., Liturg. orient., p. 272.

[2] Concil. œcumen. v, collat. v.

[3] Assem. Bibl. orient., t. IV, p. 926.

[4] Ibid., t. I, p. 198.

[5] Assémani place à cette époque (t. IV, p. 70), une première dispersion de l'école d'Édesse; mais ce savant homme se trompe évidemment, car en supposant, comme il le fait, que Narsès et ses disciples furent bannis d'Édesse en 431, il n'a pas réfléchi qu'il se serait écoulé cinquante-huit ans entre

l'élévation d'Ibas sur le siége épiscopal d'Édesse, rendit la paix aux hérétiques.

Maron, moine de Dilaïta, continua, dans les auditoires devenus nestoriens, l'enseignement commencé par Ibas[1], tandis que l'artificieux évêque s'efforçait de répandre ses erreurs jusque dans la Perse. On connaît sa lettre célèbre au persan Maris[2], où il attribuait au patriarche d'Alexandrie une sorte de renonciation à la doctrine qu'il avait défendue.

Du reste, faible et versatile, abandonnant par la crainte d'être déposé de l'épiscopat, aux conciles de Tyr et de Béryte[3], les erreurs qu'il avait si longtemps soutenues, s'exposant même, s'il faut en croire ses ennemis, par la légèreté de sa conduite, aux plus honteuses accusations[4]; absous par un concile général[5], il est demeuré dans l'histoire ecclésiastique, une espèce de problème qu'on n'a jamais pleinement éclairé.

cette première dispersion et la seconde qu'il place en 489 avec tous les historiens de Grèce et de Syrie. Il est certain d'ailleurs, et Assémani le dit lui-même, que Narsès vécut encore cinquante ans après sa fuite à Nisibe en 489, et qu'il se maria dans cette dernière ville, ce qui ne pourrait s'accorder avec l'hypothèse d'Assémani, à moins de faire vivre Narsès, Barsumas, et les autres, jusqu'à cent cinquante ans au moins.

[1] Epist. Sim. Beth. Arsam. t. I. Bib. or., p. 346.

[2] Conc. Lablé, t. IV, p. 661, et t. V, p. 509.

[3] Pag. ad ann. 448, p. 9.

[4] Ibid. Assem., Bibl. orient., t. I, p. 200.

[5] Assem., t. I, p. 202.

Pendant qu'il favorisait le nestorianisme dans sa patrie, une hérésie nouvelle plus voisine de celle d'Apollinaire et opposée par conséquent aux erreurs de Nestorius, s'était formée dans un monastère de Constantinople; en quelques mois, l'Orient tout entier se trouva divisé par l'erreur d'Eutychès[1]. Une assemblée d'évêques est convoquée à Éphèse par Théodose le Jeune. Les partisans de l'hérésiarque déjà condamné par le concile de Constantinople, ayant à leur tête Dioscore d'Alexandrie, violent successeur de saint Cyrille, accablent d'outrages les orthodoxes, et vont même jusqu'à fouetter publiquement saint Flavien, archevêque de la ville impériale, qu'ils déposent de l'épiscopat[2]. Ibas, dont les erreurs étaient encore plus éloignées que la doctrine des catholiques, de l'hérésie des monophysites, reçoit également avec un certain nombre d'évêques orientaux l'ordre de quitter son siége[3].

Les catholiques d'Édesse, ennemis de leur évêque, toujours favorable aux nestoriens, exécutent la sentence du *brigandage d'Éphèse*, et l'obligent à prendre la fuite pour céder son trône à Nonnus qui l'occupe deux ans[4]. Rendu à son église par le

[1] Baron. Annal. ecclésiast., t. IV. Fleury, Hist. ecclesiast., t. VI, XXVII, p. 34 et suiv.

[2] Fleury, Hist. eccles., VI, XXVII, p. 41.

[3] Chron. Edess., ap. Assem., t. I, p. 404.

[4] Ibid.

concile de Chalcédoine, Ibas en garde le gouvernement jusqu'à sa mort[1], et Nonnus lui succède une seconde fois après sept années d'exil. Mais entravé sans doute par les résistances qu'il éprouve, plus occupé, ce semble, de veiller aux travaux publics de sa ville épiscopale qu'aux discussions théologiques, il n'a pas le temps ou la volonté de porter un remède efficace aux maux de son église, et laisse les docteurs hérétiques continuer leurs controverses[2].

Rabulas, qui n'a de commun que le nom avec l'évêque dont nous avons parlé, avait succédé à Maron. Quoique nous n'ayons pas de documents précis sur son enseignement, nous pouvons penser qu'il ne fut pas sans importance, car on comptait alors de nombreux et célèbres partisans de l'hérésie dans l'école d'Édesse : parmi eux étaient Acace d'Aramée [3] qui devint plus tard patriarche ou catholique de Séleucie et de Ctésiphon ; Barsumas[4], futur évêque de Nisibe que les nestoriens de l'Orient regardent avec raison comme le second fondateur de leur secte, homme d'un génie ardent et souple, ne reculant ni devant le crime pour arriver au but où le poussaient l'ardeur du prosélytisme et le désir de la vengeance, ni devant la honte pour satisfaire des

[1] Chron. Edess. ap. Assem., p. 404.
[2] Chron. Edess., ap. Assem., p. 405.
[3] Epist. Simeon. Beth. Arsam. Cf. Assem., t. III, p. 378 et sq.
[4] Ibid. Cf. Assem., t. III, p. 67, 393, 394, 429 ; 68, 614.

passions indignes du caractère épiscopal; Narsès[1], son allié fidèle, qui porta dans la patrie d'Éphrem les traditions de l'Athènes de Syrie, où il avait enseigné vingt ans, et devint le fondateur de cette école de Nisibe si fameuse, même après celle d'Édesse; Manès[2] qui devait favoriser dans la Perse les ambitieux projets de Barsumas; Abraham, évêque des Mèdes, dont l'éloquence artificieuse dépeignit à Chosroès, Nestorius et ses partisans comme les alliés de la Perse contre les Romains; Jean de Garmée[3] et Michée[4], évêques de Beth-Sori et de Losciuma; Ézélias[5], moine de Caphar-Maris, et un grand nombre d'autres moins célèbres ou moins heureux, dont la mémoire n'est point parvenue jusqu'à nous[6].

Parmi les défenseurs des catholiques, on avait vu se joindre à Cyrus, à Samuel et aux autres prêtres accusateurs d'Ibas, quelques élèves restés fidèles à la doctrine de saint Cyrille et du premier concile d'Éphèse[7].

La mort de Nonnus arrivée sur ces entrefaites, vint offrir une occasion nouvelle aux violences des

[1] Epist. Simeon. Beth. Arsam. Cf. Assem., t. III, p. 64, 65, 66.

[2] Ibid. Cf. Assem., t. III, p. 374, 614.

[3] Ibid. Cf. Assem., t. III, p. 71, 83.

[4] Epist. Sim. Assem., t. I, p. 346.

[5] Epist. Sim.

[6] Epist. Sim.

[7] Ibid.

deux partis. Cyrus, l'ennemi et l'accusateur d'Ibas, l'emporta sur ses adversaires et monta, en 471, sur le trône épiscopal[1].

Narsès enseignait déjà depuis deux années dans l'école des Perses[2]. Doué d'un génie prompt et facile, d'une riante imagination, il trouva dans la poésie, comme Harmonius et saint Ephrem, une partie de sa puissance. On racontait que, jeune encore et abandonné de ceux mêmes dont il avait reçu le jour, il avait été recueilli par un saint personnage qui lui prédit qu'il serait un jour le poëte de la Syrie[3]. Les nestoriens qui rapportent cette tradition, lui donnèrent en effet le titre glorieux dont les catholiques avaient honoré le diacre d'Édesse, celui de Lyre de l'Esprit saint[4]. Ses savants commentaires des Écritures, les nombreux traités qu'il composa, les règles pleines de sagesse qui l'ont fait regarder comme le législateur des écoles syriennes, augmentaient sa gloire et son influence[5]. L'évêque lutta vainement contre le docteur, et lorsqu'il vit enfin le mal sans remède, il résolut la ruine de cette école illustre, devenue le foyer de l'hérésie, après avoir été la gloire de son Église.

C'était en 489; les Perses avaient déjà essayé plu-

[1] Chron. Edess., ap. Assem., t. I, 405.

[2] Chron. syriac. Barhebr. ap. Assem., Bibl. orient., t. II, p. 407.

[3] Chron. syr. Barheb., ap. Assem., Bibl. orient., t. III, p. 64.

[4] Catal. Libr. syr. Ebedj. Assem., t. III, p. 63.

[5] Ibid.

sieurs fois de reprendre la Mésopotamie sur les Romains[1]; ils pouvaient tenter de nouveau sa conquête, comme l'événement le prouva quelques années plus tard. Dans ces périlleuses circonstances, un nombre considérable de sujets du grand roi, réunis dans la ville des Abgars, pouvant entretenir avec ce monarque de faciles relations et favoriser ses entreprises, devait causer une secrète inquiétude à l'ombrageuse politique de Constantinople. La faveur avec laquelle les rois de Perse traitaient les hérétiques bannis de l'empire; cet antagonisme religieux qui venait s'ajouter aux haines nationales, devait faire craindre à l'empereur de voir la métropole de l'Osrhoène gagnée aux erreurs de Nestorius se soumettre plus aisément à un prince qui affectait de protéger les hérétiques.

Ces considérations, jointes sans doute aux prières de l'évêque, causèrent la ruine de l'école des Perses; Narsès, banni de l'Osrhoène par l'ordre de Zénon, prit avec ses disciples le chemin de l'exil, et alla chercher à Nisibe, sous la protection des rois de Perse, un lieu plus favorable à l'enseignement de ses erreurs.[2]

Ce fut sans doute un jour de deuil que celui où ces nombreux fugitifs dirent un dernier adieu à l'é-

[1] Chron. Edess. Chronol. reg. Pers. ap. Assem., Bibl. or., t. I, et t. III.

[2] Epist. sim. Beth. Ars., Chron. syr. Barheb. Assem., t. III, p. 64. Theod. Lect. cit. Ib. t. IV, p. 926.

cole témoin des travaux et des combats des docteurs chrétiens de l'Osrhoène, à cette ville si longtemps le sanctuaire de la science, et que semblait animer encore la voix puissante d'Éphrem et de ses successeurs. L'historien aimerait à retrouver dans les ouvrages de ces exilés, quelque coupables qu'ils puissent être, un lointain souvenir de leur douleur en abandonnant pour jamais ces murs destinés à la ruine; mais ses recherches seraient inutiles. Le temps ou la négligence nous a privés de ces monuments que regrette une légitime curiosité.

Zénon ne se contenta pas de l'exil des nestoriens d'Édesse, il exerça sur l'édifice qu'ils avaient rendu fameux par leur résistance, des rigueurs toujours inutiles et que réprouve la tolérance de l'Église. Leur école fut rasée [1] comme dans des temps plus rapprochés de nous, le monastère de Port-Royal vit la charrue passer sur ses débris par les ordres d'un roi. Un temple fut construit, selon l'évêque de Beth Arsam [2], sur le lieu même qu'avait occupé l'école des Perses [3].

[1] Epist. sim. Beth. Arsam., Chron. Edess., p. 406.

[2] Epist. sim. Beth. Arsam. ap. Assem., t. IV, p. 926.

[3] On me permettra de citer après des témoignages aussi positifs, un passage vraiment curieux par l'inconcevable distraction dont son auteur fait preuve. Il est extrait d'un ouvrage traduit de l'allemand, et qui a pour titre : « Histoire des maisons d'éducation chrétienne, par Aug. Theiner de Breslau, en Silésie. »

« L'école des prêtres d'Édesse, ainsi que celle de Nisibe,

Ainsi fut enlevé aux nestoriens tout espoir de retour, mais l'influence de l'école Édessienne ne cessa point avec leur dispersion ; elle se continue même encore aujourd'hui. Qui peut dire, en effet, les changements qu'eût opérés dans ces riches provinces la perpétuité de l'orthodoxie, si des bords du Tigre à la Méditerranée, du Pont Euxin à la mer Rouge et au golfe Persique, ces peuples innombrables étaient restés unis à l'Occident par les liens d'une foi commune.

« Mais la fuite des maîtres et des élèves chassés de l'Athènes de Syrie, dit Gibbon dans son Histoire de la décadence de l'empire romain[1], dispersa une troupe de missionnaires excités à la fois par le zèle de la religion et par le désir de la vengeance. » Bientôt le Nestorianisme devint la religion des provinces asiatiques, sur lesquelles ne s'étendait point la domination de Constantinople, et tout espoir de réunion fut perdu pour l'Église.

De tous côtés s'élevèrent des écoles nouvelles ;

purent se glorifier d'avoir produit plusieurs hommes distingués ; la première acquit une si haute réputation qu'elle reçut le nom d'Académie de Perse, mais elle fut supprimée par l'empereur Zénon, à l'instigation de Nestorius, et du trop fameux Théodore de Mopsueste. » (T. I, p. 100, l. 15 et suiv.)

Il n'est guère possible de dire en aussi peu de mots autant de choses inexactes. Le rapprochement de Zénon, de Théodore de Mopsueste et de Nestorius, passe même l'imagination la plus féconde, à moins qu'elle ne veuille faire un dialogue de morts.

[1] Chap. XLVII

la plus célèbre fut celle de Nisibe, où Narsès emportait avec les œuvres de Théodore de Mopsueste, celles du philosophe de Stagyre, dont Abraham de Cascar, son disciple, devait commenter la dialectique[1]. De là elles passèrent, après différents travaux, dont les plus célèbres furent ceux de Jacques d'Édesse[2] et du patriarche Ananjésu[3] à l'école de Bagdad[4], où Honaïn et Isaac les traduisirent de nouveau et les firent connaître aux Arabes[5].

Telle fut la destinée de l'école chrétienne d'Édesse. Un moment égarée par Bardésane, brillant durant deux siècles d'une lumière plus pure, s'égarant de nouveau sous Ibas, elle devait contribuer enfin aux progrès de l'hérésie dans cet Orient où l'erreur règne encore. Mais les fautes de ses derniers docteurs ne doivent pas nous faire oublier qu'elle fut longtemps le sanctuaire des sciences sacrées pour les Églises de Syrie, et qu'elle a produit un Père de l'Église.

CONCLUSIONS.

Si nous résumons les faits établis dans cet essai, nous arriverons, ce me semble, aux conclusions suivantes :

[1] Catal. Libr. syr. Ebedj. Assem., t. III, p. 154.
[2] Assem., t. I, p. 193.
[3] Catal. Ebedj. Assem., t. III, p. 154.
[4] Assem., t. I, p. 493, t. II, p. 310.
[5] Hottinger. Bibl. orient., p. 219, 241.

I. Il a existé de la fin du IIe siècle au commencement du VIe siècle de notre ère, dans la capitale de l'Osrhoène, une école chrétienne, très-incomplétement et presque toujours faussement appréciée par les historiens modernes de l'Église.

II. Cette école composée d'ecclésiastiques, de laïques et de païens même, soumise à l'autorité épiscopale, avait pour objet de donner à la fois l'enseignement religieux et profane aux élèves qui la fréquentaient.

III. Elle a eu sur les destinées religieuses de l'Orient la plus grande influence, en faisant pénétrer le nestorianisme dans les Églises de Perse et de Syrie, et jusque dans l'Inde et dans la Chine.

IV. Elle a également contribué aux progrès des lettres et des sciences dans l'Asie, par les nombreuses écoles que ses disciples ont fondées, et surtout par l'introduction de la philosophie d'Aristote chez les Arabes.

FIN.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I.

TABLE CHRONOLOGIQUE DES ROIS D'ÉDESSE.

(Extraite des Chroniques de Denys, patriarche des Jacobites.)

Deuxième siècle avant l'ère chrétienne.

136 av. J.-C., Osrhoès.
132 — Abdon, fils de Mazur.
122 — Paradeste, fils de Gabara.
116 — Bacre I, fils de Paradeste.
113 — Bacre II, fils de Bacre I.

Premier siècle avant l'ère chrétienne.

98 av. J.-C., Maanès I.
98 — Abgar I, Phica.
72 — Abgar II, fils d'Abgar I.
57 — Interrègne.
56 — Maanès II.
39 — Pacor.
34 — Abgar III.
31 — Abgar IV, Sumacha.
28 — Maanès III, Saphelol.

Premier siècle de l'ère chrétienne.

2	ap. J.-C.,	MAANÈS IV, fils de Maanès III.
8	—	ABGAR V, Uchama.
45	—	MAANÈS V, fils d'Abgar V.
51	—	MAANÈS VI, fils d'Abgar V.
64	—	ABGAR VI, fils de Maanès VI.
84	—	ABGAR VII, fils d'Ajaseth.
90	—	Interrègne.
93	—	PARNATASPATE I, l'Ancien.
97	—	PARNATASPATE II, le Jeune.
98	—	MAANÈS VII, fils d'Ajaseth.

Deuxième siècle de l'ère chrétienne.

114	ap. J.-C.	MAANÈS VIII, fils de Maanès VII.
138	—	VALES, fils de Saharus (remplace Maanès).
140	—	MAANÈS VIII, fils de MAANÈS (restauration).
153	—	ABGAR VII, fils de Maanès VIII.
187	—	ABGAR VIII, le Sévère.
188	—	MAANÈS IX, fils d'Abgar VIII.

Troisième siècle de l'ère chrétienne.

214 ap. J.-C., ABGAR IX, fils de Maanès IX.

(Voyez, pour la justification de ces dates, Assemani, *Bibl. orient.* t. I, p. 417 et suiv.)

II.

ÉVÊQUES D'ÉDESSE CITÉS PAR LES CHRONIQUES DE CETTE VILLE.

(De 313 à 489.)

Conon,	de à 313.
Saadès,	de 313 à 323.
Aitahallas,	de 324 à 346.
Abraham,	de 346 à 361.
Barsès,	de 361 à 378.
Euloge,	de 379 à 387, vendredi-saint.
Cyrus,	de 387 à 396, 22 juillet.
Silvain,	de 397 à 399, 17 octobre.
Pachidas,	de 399 (23 nov.) à 409, 1er août.
Diogène,	de 409 à 412.
Rabulas,	de 412 à 435.
Ibas,	de 435 chassé en 448.
Nonnus,	de 448 chassé en 451.
Ibas, retour	en 451 à 458.
Nonnus, retour	en 458 à 471.
Cyrus,	de 471 à 498.

III.

Voici les lettres rapportées par Eusèbe :

LETTRE D'ABGAR A JÉSUS-CHRIST.

Ἀντίγραφον ἐπιστολῆς γραφείσης ὑπὸ Ἀβγάρου τοπάρχου

τῷ Ἰησοῦ, καὶ πεμφθείσης αὐτῷ δι' Ἀνανία ταχυδρόμου, εἰς Ἱεροσόλυμα.

Ἄϐγαρος τοπάρχης Ἐδέσσης Ἰησοῦ Σωτῆρι ἀγαθῷ ἀναφανέντι ἐν τοπῳ Ἱεροσολύμων, χαίρειν.

Ἤκουσαί μοι τὰ περὶ σοῦ καὶ τῶν σῶν ἰαμάτων, ὡς ἄνευ φαρμάκων καὶ βοτανῶν ὑπὸ σοῦ γινομένων. Ὡς γὰρ λόγος, τύφλους ἀναϐλέπειν ποιεῖς, χωλοὺς περιπατεῖν, καὶ λεπροὺς καθαρίζεις, καὶ ἀκάθαρτα πνεύματα καὶ δαίμονας ἐκϐάλλεις, καὶ τοὺς ἐν μακρονοσίᾳ βασανιζομένους θεραπεύεις, καὶ νέκρους ἐγείρεις. Καὶ ταῦτα πάντα ἀκούσας περὶ σοῦ, κατὰ νοῦν ἐθέμην τὸ ἕτερον τῶν δύο· ἢ ὅτι σὺ εἶς ὁ θεός, καὶ καταϐὰς ἀπὸ τοῦ οὐρανοῦ ποιεῖς ταῦτα, ἢ υἱὸς εἶ τοῦ θεοῦ ποιῶν ταῦτα. Διὰ τοῦτο τοίνυν γράψας ἐδεήθην σου σκυλῆναι πρός με, καὶ τὸ πάθος ὃ ἔχω, θεραπεῦσαι. Καὶ γὰρ ἤκουσα ὅτι οἱ Ἰουδαῖοι καταγογγύζουσί σου καὶ βούλονται κακῶσαί σε. Πόλις δὲ μικροτάτη μοι ἐστὶ καὶ σεμνὴ, ἥτις ἐξαρκεῖ ἀμφοτέροις.

RÉPONSE DE JÉSUS-CHRIST A ABGAR.

Τὰ ἀντιγραφέντα ὑπ' Ἰησοῦ διὰ Ἀνανία ταχυδρόμου τοπάρχῃ Ἀϐγάρῳ.

Ἄϐγαρε, μακάριος εἰ πιστεύσας ἐν ἐμοὶ μὴ ἑωρακώς με. Γέγραπται γὰρ περὶ ἐμοῦ, τοὺς ἑωρακότας με μὴ πιστεύσειν μοί, ἵνα οἱ μὴ ἑωρακότες, αὐτοὶ πιστεύσωσι καὶ ζήσωνται. Περὶ δὲ οὗ ἔγραψάς μοι ἐλθεῖν πρός σε, δέον ἐστὶ πάντα δι' ἃ ἀπεστάλην, ἐνθαῦτα πληρῶσαί με. Καὶ μετὰ τὸ πληρῶσαι, οὕτως ἀναληφθῆναι πρὸς τὸν ἀποστείλαντά με. Καὶ ἐπειδὰν ἀναληφθῶ, ἀποστελῶ σου τινὰ τῶν μαθητῶν μου, ἵνα ἰάσηταί σου τὸ πάθος, καὶ ζωὴν σοὶ καὶ τοῖς σὺν σοὶ πράσχηται.

Eusèbe, qui a cité le premier ces deux lettres,

disait les avoir fidèlement extraites des archives de l'Osrhoène, et un écrivain plus récent, Moyse de Chorène, est venu confirmer le témoignage de l'évêque de Césarée.

L'historien de l'Arménie, dont la crédulité peut souvent paraître excessive, mais dont la bonne foi ne saurait être révoquée en doute, cite les lettres d'Abgar et de Jésus-Christ, et affirme les avoir copiées dans les archives d'Édesse. Les actes qu'il rapporte sont du reste entièrement conformes à ceux dont l'évêque de Césarée avait déjà fait connaître une partie.

Doit-on admettre l'authenticité de ces lettres célèbres? Je n'hésiterais pas à me prononcer sur cette question, si de savants critiques, dont on n'a jamais soupçonné la crédulité, n'avaient adopté néanmoins un sentiment opposé à celui que je crois le seul véritable.

Mais en examinant cette difficulté, je trouve qu'elle disparaît presque tout entière ; car si Addison, Baronius, Pagi, Gretser, Cave, Bergier, Cacciari, Grabe, Sandini, Assemani lui-même dans une certaine mesure, en ont admis la vérité, Melchior Canus, Bellarmin, Rigaut, Noël Alexandre, Dupin, dom Ceillier et tant d'autres non moins illustres l'ont réjetée. Ainsi, quelque parti que nous embrassions, nous compterons pour nous de graves et respectables autorités.

Il est vrai que la critique allemande semble avoir voulu, même de nos jours, reprendre la défense de

ces curieux monuments de la crédulité des chrétiens d'Édesse. Je pensais le sujet épuisé et la cause jugée par la décision de trois papes et d'un concile, plus encore que par les dissertations de Ceillier et de Dupin, et j'avais négligé les travaux de la critique contemporaine sur cette question. De bienveillants conseils, pour lesquels je conserverai toujours la plus vive reconnaissance, ont attiré mon attention sur ce point, après m'avoir souvent éclairé sur des questions plus importantes. D'après les indications qui m'ont été données, j'ai lu avec attention un travail d'une médiocre étendue sur les lettres d'Édesse ; il est inséré dans le *Morgenblatt* (de 1819, n° 110). Mais quel n'a pas été mon étonnement de voir l'auteur de cet article, M. Rinck, reprocher à ceux qui n'admettent pas l'autorité de ces actes, de faire cause commune avec les ennemis de l'histoire et des auteurs ecclésiastiques, et prétendre que ces lettres sont véritablement de Jésus-Christ et d'Abgar, ou du moins qu'on n'a jamais donné de raison qui pût faire révoquer en doute leur authenticité ?

M. Rinck me permettra-t-il de lui dire qu'il n'avait jamais lu les savantes dissertations de dom Ceillier? Sans revenir sur les preuves si clairement exposées par cet auteur, je me borne à remarquer ici que les lettres prétendues de l'Abgar et du Sauveur présentent d'évidents caractères de supposition.

Peut-on concevoir, par exemple, qu'un roi païen ait adressé à Jésus-Christ ces étranges paroles :

« Ayant appris toutes ces choses, j'ai cru que vous étiez Dieu descendu sur terre *ou fils de Dieu* pour opérer ces merveilles. » Καὶ ταῦτα πάντα ἀκούσας περὶ σοῦ, κατὰ νοῦν ἐθέμην τὸν ἕτερον τῶν δύο· ἢ ὅτι σὺ εἶς ὁ θεός, καὶ καταβὰς ἀπὸ τοῦ οὐρανοῦ ποιεῖς ταῦτα, ἢ υἱὸς εἶ τοῦ θεοῦ ποιῶν ταῦτα.

Est-ce là, de bonne foi, le langage d'un adorateur de Bel et de Nabo? n'est-ce pas au contraire le dogme chrétien de l'incarnation, déjà énoncé avec une précision dont les Juifs eux-mêmes n'eurent jamais une parfaite idée? Comment donc trouver naturelles, *édifiantes*, c'est le langage de M. Rinck, dans la bouche d'un païen, des paroles qui nous étonneraient dans celle même des adorateurs du vrai Dieu? Pour moi, je suis fort peu édifié, je l'avoue, des choses que la vérité réprouve, et les principes de Tillemont sur cette matière me semblent plus raisonnables que ceux de M. Rinck et de ses prédécesseurs en critique. « Rien n'est plus propre pour entretenir la piété, dit ce sage écrivain, que le soin qu'on peut prendre de rendre la vérité (des histoires des saints) claire et certaine. C'est la vérité qui est notre voie et notre vie, et non pas les erreurs des hommes *et les fictions des imposteurs*; » et il ajoute dans un autre endroit : « S'il fallait condamner ceux qui nous avertissent qu'il ne faut pas recevoir tout ce qu'on nous dit avec quelque apparence de vérité, il faudrait condamner saint Paul lui-même, qui nous ordonne d'éprouver et d'examiner tout, pour approuver ce qui est bon. »

Du reste, il est certain que les Pères de l'Église ont toujours enseigné que Jésus-Christ n'avait jamais rien écrit par lui-même. Saint Augustin le dit expressément dans un passage que de savants critiques ont pensé avec raison devoir se rapporter à la lettre même du Sauveur au roi de l'Osrhoène. Voici les paroles de ce Père :

« Si prolatæ fuerint aliquæ litteræ, quæ nullo alio « narrante, ipsius proprie Christi fuisse dicuntur, « unde fieri poterat, ut si vere ipsius essent, non le- « gerentur, non acciperentur, non præcipuo culmine « auctoritatis eminerent in ejus ecclesia quæ ab ipso « per apostolos, succedentibus sibimet episcopis usque « ad hæc tempora propagata dilatatur?... quia et illæ « litteræ si proferrentur, utique considerandum erat « a quibus proferrentur, si ab ipso; illis primitus « sine dubio proferri potuerunt qui tunc eidem cohæ- « rebant et per illos etiam ad alios pervenire. Quod « si factum esset per illas quas commemoravi, præ- « positorum et populorum successiones confirmatis- « sima auctoritate clarescerent. » (Aug., lib. XXVIII, cont. Pauss., c. 4.)

Saint Jérôme dit encore : « Salvator nullum volu- « men doctrinæ suæ proprium reliquit, quod in ple- « risque apocryphorum deliramenta confingunt. » (Hier. in cap. XLIV Ezech.)

Il est vrai que quelques auteurs, parmi lesquels se trouve Assemani, prétendent, après Moyse de Chorène, que la lettre adressée à Abgar ne fut pas écrite

par Jésus-Christ lui-même, mais par saint Thomas sur l'ordre qu'il en reçut du Sauveur. Qui ne voit néanmoins que c'est reculer la difficulté sans la résoudre, et qu'il serait tout aussi inconcevable qu'une lettre écrite par l'ordre et sous les yeux de Jésus-Christ se fût conservée, sans être entourée de la vénération du monde chrétien.

Enfin la puérilité des autres pièces extraites par Moyse de Chorène des actes de la conversion du roi Abgar, me prouve jusqu'à l'évidence la fausseté de ces fables édessiennes. Comme on ne les a jamais produites dans la discussion, je les rapporterai d'après la traduction latine de l'histoire de l'Arménie publiée à Londres en 1741.

C'est toute une correspondance entre le roi Abgar et les souverains de Rome et de Babylone, à l'occasion de la religion nouvelle. La première lettre est adressée à Tibère (p. 137) pour lui demander de mettre Jésus-Christ au nombre des dieux de l'empire.

« Abgarus Armeniorum rex domino meo Tiberio « Cæsari Romano salutem.

« Novi quidem nihil quidquam te latere in regno « tuo. Tamen ut fidus amicus tuus, per litteras te « certiorem facere statui. Judæi etenim qui Palæstinæ « regionem incolunt, inter se coeuntes, Christum « cruci affixerunt nullius delicti nocentem, propter « magna illa et benefica opera, quæ apud eos edidit, « signa nempe et miracula, adeo ut mortuos etiam « suscitaret. Scias itaque has vires non esse meri ho-

« minis, sed Dei; namque et ipso tempore quo eum « in crucem sustulerunt, sol obscuratus est, et terra « mota contremuit. Ipse porro post tres dies e mor- « tuis surrexit et apparuit multis nomenque ejus om- « nibus locis etiamnum per discipulos ipsius, mira- « cula maxima perficit, id quod in me manifeste « demonstravit. Jam itaque novit majestas tua, quid « de Judæorum populo imperandum sit, qui hæc per- « petrarunt. Statuendumque per totum orbem, ut « Christum colant tanquam verum Deum. »

Tibère ne pouvait manquer d'être touché d'une lettre aussi aimable. Nous devons donc trouver toute naturelle la réponse suivante de cet empereur :

« Responsum Tiberii Augusti ad Abgari epistolam.

« Tiberius Romanorum Cæsar, Abgaro regi sa- « lutem.

« Lecta fuit coram me, epistola amicitiæ tuæ, ob « quam gratia a nobis tibi habenda est, quanquam et « a multis hoc ipsum prius audiveramus. Miracula « ejus luculenter etiam exposuit Pilatus, eumque « postquam a mortuis surrexit, a multis pro Deo fuisse « habitum, ac propterea, volui ipse idem facere, « quod tu cogitasti; sed, quum Romanorum consue- « tudo sit, ut imperatoris modo auctoritate, neminem « in deorum numerum reponant, dum a senatu nondum « tentatus fuerit probatusque, ideo rem ad senatum « retuli. Respuit autem senatus quod ab ipso primum « quæstio non fuerat habita. Nos autem, unicuique qui « volet, permisimus, ut Jesum in Deos recipiat, mor-

« temque illis minati sumus qui christianos criminari « pergant. De Judæorum autem populo qui eum te- « mere ausi sunt cruci suffigere, quem ego non cruce, « sed honore et veneratione dignum fuisse audio, ubi « a bello cum Hispanis qui a me defecerunt, otium « nactus fuero, re explorata, eis pro meritis re- « tribuam. »

Quelle connaissance des mœurs et du caractère de Tibère! Comme cette condescendance pour le sénat répond bien aux actions atroces de ce prince, contre tant de membres de ce corps illustre, après la mort de Séjan! Quoi qu'il en soit, Abgar ne se montre pas si tolérant, et se permet de trouver les prétentions des sénateurs parfaitement ridicules.

« Abgarus Armeniorum rex, domino meo Cæsari « salutem.

« Litteras pro eo quod majestate tua dignum est, « scriptas vidi, et lætatus sum de eo, quod tu in « mandatis dare cogitasti, atque equidem, nisi mihi « iratus fueris, rem sane perridiculam senatus egit. « Quippe apud eos pro judicio hominum divinitas « tribuitur, ut jam deinceps, nisi Deus hominibus « placuerit, Deus esse non possit, sed Deo propitius « esse homo debeat. Tibi vero, mi Domine, æquum « videatur, ut Hierosolymam aliquem in Pilati locum « mittas, ut a principatu is cum ignominia deturbetur, « in quo eum constituisti, propterea quod Judæorum « voluntati morem gessit, et Christum cruci temere « affixit injussu tuo. Bene valere te jubeo. »

Non content de protéger ainsi la religion chrétienne dans l'empire romain, Abgar veut lui procurer un accès favorable dans les États du grand roi. Voici d'abord une lettre de recommandation pour l'apôtre saint Simon adressée au fils du roi de Perse :

« Abgarus, Armeniorum rex, filio meo Nersi, sa-
« lutem.

« Litteras salutationis tuæ vidi... (*ac post pauca*)
« quod vero ad me scripsisti, mitte mihi, inquis,
« virum illum medicum qui signa edit, atque alium
« Deum prædicat, qui est supra ignem et aquam, ut
« eum videam atque audiam, ille non est medicus ex
« peritia hominum, sed discipulus filii Dei ignis et
« aquæ procreatoris, atque in Armeniæ regionem,
« prout ei sors obtigerat, missus est. Unus autem de
« primariis ejus sociis, nomine Simon, istinc in Per-
« sidem missus est. Quem si quæsieris, audire pote-
« ris, simul etiam pater tuus Artases, isque omnes
« ægrotationes tuas sanabit et viam vitæ osten-
« det. »

Il écrit bientôt après au grand roi lui-même.

« Abgarus, Armeniorum rex, Artasi fratri meo re-
« gum regi, salutem.

« De Jesu-Christo filio Dei, quem Judæi in crucem
« egere, te jam audivisse scio, qui a mortuis surrexit,
« et discipulos suos per totum orbem misit, ut uni-
« versos instituerent. Unum autem ex discipulis ejus
« primariis, Simon nomine, in partibus tuæ ditionis
« adest. Si itaque quæsieris, invenies eum, isque omnes

« morbos et dolores tuos curabit, et viam vitæ os-
« tendet. Credes vero sermoni ejus, tu et fratres tui,
« omnesque qui tibi lubentes parent. Mihi utique res
« est quam gratissima, ut tibi meo, quod ad corpus
« attinet, cognato fidus et germanus, quod ad animum,
« frater fiam. »

Moyse de Chorène ajoute qu'Abgar mourut avant de recevoir une réponse à ses lettres, ce qu'on ne peut trop regretter, car la suite de cette correspondance paraissait devoir être bien agréable.

Ce tissu de fables incohérentes, d'anachronismes, peut-il, en vérité, obtenir quelque confiance auprès d'hommes sérieux et graves? Aussi voyons-nous l'Église, comme nous l'avons indiqué déjà, déclarer ces lettres apocryphes, dans un décret successivement promulgué par les souverains pontifes Damase, Gélase et Hormisdas, et je m'étonne que des écrivains catholiques aient voulu revenir sur un jugement si vénérable, et d'ailleurs si bien fondé.

Je regrette que les bornes imposées nécessairement à un travail accessoire ne me permettent pas de faire ressortir toutes les incohérences des pièces extraites des archives d'Édesse, avec les lettres d'Abgar et de Jésus-Christ, par Moyse de Chorène. Eusèbe avait eu du moins le bon esprit de ne pas les produire; il comprenait sans doute qu'il aurait enlevé toute vraisemblance à son récit.

Ainsi, quoi qu'en puisse penser M. Rinck, je crois supposées les lettres de Jésus-Christ et de l'Abgar

Uchamas; et bien loin de craindre d'affaiblir, en rejetant de pareilles fables, l'autorité des anciens monuments de la tradition chrétienne, je pense au contraire, avec Tillemont, que le seul moyen de faire accorder aux récits des historiens ecclésiastiques, toute la confiance qu'ils méritent, c'est d'en rejeter avec soin tous les faits qui ne sont point établis sur des preuves incontestables.

IV.

Nous nous abstenons à dessein de plus longs d-veloppements sur les règles données par Narsèsà l'école de Nisibe : quoiqu'il soit très-probable en eft qu'il les eût imposées à ses disciples édessies, nous n'en avons point trouvé de preuves positi·s. Nous citons ici néanmoins les règlements que rapp'te Assémani, avec quelques autres passages qui nousnt semblé propres à faire connaître la constitutiories écoles syriennes dans les siècles qui suivirent laes-truction de celle d'Édesse.

« Anno primo ponatur sessio ubi scholaribus ·tus « adest, feria secunda post Dominicam cujus antipna « incipit, *Post resurrectionem tuam*, ubi vero in iola « alimenta non dantur, sed labore opus habentho- « lares ut victum sibi comparent, feria secunpost « Dominicam cujus antiphona *Non ex vivis.* Sbant « autem anno primo primam partem *sessionu*d est « lectionum quæ recitantur sedente populo) eprum

« Pauli et Pentateuchum. Qui vero chorum instruit « cantu, is doceat threnos defunctorum. Anno secundo « scribant secundam partem sessionum, et Psalterium « Davidis, et Prophetas; lectionique quam in tabula « tradunt adjungant hymnos Sacramentorum. Anno « tertio scribant tertiam partem sessionum et Novum « Testamentum, et cum tabula lectionum tradant « odas. » (*Canones scholæ Nisibenæ* citat. apud Assem., *Bibl. orient.*, t. IV, p. 939.)

« Fratres ad scholam admissi nisi urgente necessitate non debent a scribendo, legendo et exponendo cessare.

« Qualibet hebdomada scribatur lectio ab uno ex scholaribus, primum quidem a presbyteris deinde a diaconis.

« Nemo fratrum, qui in schola docentur, medicum « sequatur aut lectionem ab eo excipiat; non enim « conveniunt libri ad fidem spectantes cum libris sæ« cularibus. » (*Canones scholæ Nisibenæ* citat. ap. Assem., t. IV, p. 939.)

Assémani observe que ce dernier canon était particulier à l'école de Nisibe, et que l'étude des arts purement profanes était en honneur dans les autres écoles nestoriennes. Ajoutons le remarquable passage d'un auteur syrien sur les solennités avec lesquelles Narsès donna ces règles à ses disciples.

« Temporibus porro Achadabuæ metropolitæ Nisi« bis et Hanani doctoris, scholæ leges restitutæ fuerunt « secundum canones sub mar Narsete et mar Abraham

« pro bono scholarium regimine sancitos, edictumque « est ut quotannis legerentur ad correctionem erran- « tium. Qui vero confirmati sunt canones, primum re- « cepti fuerant sub Hosee Nisibis itidem metropolita « et sub ejus antecessore Barsuma, postquam ex urbe « Edessa Nisibin schola translata fuerat : illique a scho- « laribus suscepti sunt : approbati autem fuere a mar « Narsete, et ab aliis, qui cum ipso interfuere, subscri- « ptionemque metropolitæ præferunt ad faciendam rei « fidem, necnon scholarium testimonium profitentium « se quandocumque ab illis declinassent ab ecclesia « alienos fore. » (Præfat. *Canon. Narsetis*, ap. Assem., t. III, p. 83.)

Nous avons voulu d'abord citer ce qui regarde l'école de Nisibe, parce qu'elle était, comme nous venons de le voir, la continuation de celle d'Édesse. Nous passons maintenant à quelques autres textes non moins curieux, sur les anciennes écoles de la Mésopotamie et sur les études qu'on y pratiquait.

Voici d'abord un canon d'Isaac, patriarche d'Arménie au IVe siècle de l'ère chrétienne :

« Filios vestros ad scholam mittite, ut ibi erudian- « tur scitote quidem, quod uti cæcitas oculorum de- « honestatio est corporis, ita pariter inscientia animi « est abominatio ad Deum. » (Angelo Mai., t. X, in-4°, p. 278.)

Un passage du Nomocanon de Barhebræus, nous montre le zèle des évêques à faire instruire les jeunes chrétiens de leurs diocèses.

« Omnis pontifex in primis magistrum constituat ubi « non adest, et nomina puerorum describat, qui ad « doctrinam hauriendam apti sint, eorumque parenti« bus præcipiat ut illos vel invitos ad scholam adducant « quod si orphani fuerint aut inopes, ab ecclesia victus « eorum subministretur. Si vero ecclesia id præstare « nequiverit ob inopiam, æconomus ecclesiæ singulis « diebus dominicis faciat collectam a fidelibus pro « eorum alimentis; stipendium autem magistri partim « ab ecclesia, partim a puerorum parentibus persolvan« tur. » (Nomocan., part. VII, cap. IX, citat. ap. Assem., t. IX, p. 934.)

Le *Nomocanon* de Barhebræus fixe ainsi le programme des études des jeunes écoliers.

« Tyrones primum psalmos Davidicos legant; deinde « Novum Testamentum, mox Vetus; postea doctores, « demum interpretes. Quod si ad sacerdotium non sunt « promovendi, post psalmos selectas circuli per an« num lectiones discant, tum vero ad artem proce« dant, qui autem vocem habent ad cantum parum « idoneam, ii præter simplex ministerium (hoc est, « officium feriale) nullum alium cantum addiscant. » (Assem., p. 937.)

Puis il indique les livres tant sacrés que profanes que doivent étudier les écoliers. Parmi les auteurs profanes, Aristote occupe le premier rang.

Benattib trace des règles à peu près semblables.

« Pueri omnes legant psalmos Davidis et librum « Novi Testamenti, et lectiones Dominicis festis et

« commemorationibus assignatas... in summa, om-
« nes filii christianorum antequam exercendis ar-
« tibus tradantur, legant Davidem, et Novum Tes-
« tamentum et tomos lectionum. » (Assem., t. IV, p. 951.)

Nous avons cru qu'on pourrait lire encore avec intérêt quelques détails sur la décadence des écoles dans ces contrées, à l'époque même où les lettres venaient de prendre un nouvel essor dans l'Orient sous l'impulsion de Charlemagne ; c'est une lettre du patriarche Nestorien Sabarjesu, écrite vers l'an 834 :

« Anno Arabum vigesimo supra ducentesimum,
« quum Aramæorum terras perlustrarem, omnia cas-
« tella pagosque doctis clericis indigere perspexi, adeo
« ut in schola quoque Mar. Theodori, et in altera Mar
« Maris atque in ista Mahuzæ, præter aliquot senes
« qui ex tanta doctorum hominum copia pauci re-
« manserant, ex junioribus, nullum litteratum reperiri
« contigerit. Tyrones quippe istos neque dici canti-
« cum tenere comperi, animadverti præterea seniores
« illos scholæ magistros fastidiosis discipulis instare
« coactos, ut lectiones aut pensum ediscerent, ea
« fere importunitate, qua medici ægrotos ad Absyn-
« thium aut Myrrham aut Socotorinam aloën exhau-
« riendam, urgere cogereque solent. Quare visi mihi
« sunt illi scholares tantum a litteris abhorrere, quan-
« tum ægrotus quisque amarissimi alicujus succi po-
« tionem fastidire consuevit. Illos nempe ad scholam
« non doctrinæ amor, sed ventris esuries vocaverat.

« Quin et eumdem statum esse comperi regionis Ela-
« mitarum, atque Mesenæ et Persidis, et Chorasanæ.
« Quæ res me summo dolore affecit : videbarque mihi
« similis homini, qui ex claro die in tenebricosum
« quoddam spelæum intrasset, verebarque, ne tempo-
« ris processu, atrior et luctuosior nox ecclesiæ in-
« cumberet. Quamobrem hymnorum diebus dominicis
« per anni circulum canendorum ordinem composui,
« quem etiam in Patriarchio reliqui, scholæque ma-
« gistrum insuper admonui, ut descripta ex eo codice
« exemplaria presbyteris locorum, aliisque in Chris-
« tianorum domibus ministrantibus distribueret. Quo-
« niam vero juxta antiquum morem postquam pueri
« psalmos legere didicerant, docebantur Pentateu-
« chum et cathismata (*sessiones*) postremo prophetas
« juxta scholarum stylum percurrere : quumque ad
« Novi Testamenti lectionem progressi fuissent, ad
« opificium quodpiam addiscendum dimittebantur;
« ego Sabarjesus patriarcha mandatum canonicum
« constitui, ut in posterum postquam pueri psalmos
« et cantica officii legere didicerunt, Evangelium et
« Apostolum perlegant. Tum demum ex Veteri Testa-
« mento sibi addiscenda seligant capitula, seu sectio-
« nes lectionum Dominicis, festis, et commemoratio-
« nibus assignatarum : quæ videlicet ex Bemate legi
« solent; hisque absolutis, ita demum ad opificia pro
« libitu addiscenda abire permittantur. » (Ebedj. cit.
ap. Assem., t. IV, p. 959-950).

Enfin, nous terminons en citant les canons du pa-

triarche nestorien Timothée sur l'approbation des professeurs et des ouvrages écrits par eux.

« Antiquus invaluit mos, qui etiamnum in Dei « ecclesia viget, ut nemo magistri munus sua sponte « sibi præsumat. Neve interpretem agat, aut libros « componat, absque permissu et præcepto illius, qui « universalis ecclesiæ regimen et gubernacula obtinet. « Et hac quidem lege quicumque commentaria trac- « tactusve lucubrarunt sese continuere; libros enim « quos componebant, expositiones et interpretationes « quas elaborabant, antequam ad vulgi manus veni- « rent, ad Patriarcham aut transmittebant, aut ipsi « per se deferebant; qui si ad id idoneus esset, suo « ipse ingenio intelligentiaque eorum libros exami- « nabat : factaque inquisitione, siquidem eæ lucubra- « tiones approbationem et coronam mererentur, « approbabantur et coronabantur. Sin vero approba- « tione illa indignas patriarcha censuisset, rejiciebat « velut ecclesiasticis legibus contrarias, damnabatque. « Quemadmodum Sabarjesus catholicus Hanani Adja- « beni scripta condemnavit; et Jesujabus Sahadusæ « fabulas, commentaque Esaiæ Tahalensis. » (Tim. patr. Epist. synod. ap. Assem., t. IV, p. 944).

Ebedjesu, dans sa collection de canons synodaux, cite encore le décret suivant sur la même matière :

« *Canon antiquorum*. Doctores aut Ecclesiæ antis « tites aut monachi, si quid non rectum ac reprehen- « sione dignum elucubraverint, si quidem auctor in « vivis est, habeatur de eo commune concilium : sique

« non recte scripsisse fuerit convictus, si sponte resi-
« puerit, et ad regiam viam redierit, et priora damna-
« verit, suscipiatur, proprioque signo pœnitentiam
« suam signet et confirmet. Sin autem ab errore suo
« minime conversus fuerit, sed in sua nequitia temere
« persliterit, excommunicetur, et ab Ecclesia una cum
« suo scripto ejiciatur. Si autem auctor e vivis jam
« excessit, ejus quidem scripta damnationi subjaceant,
« ipse vero ad Christum judicem suum abiit. » (Ebedj.
Assem. t. IV, p. 944.)

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Vu et lu,

A Paris, en Sorbonne, le 21 mai 1850, par le Doyen de la Faculté des lettres de Paris,

J. Vict. LE CLERC.

Permis d'imprimer :

L'Inspecteur général de l'Université, vice-Recteur de l'Académie de Paris,

ROUSSELLE.

TABLE.

207.565
E22
A424
Allemand-Lavigerie
Essai historique sur l'École
Chrétienne d'Edesse

